

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE,

PAR MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA
MOTHE FENELON,

Précepteur des Enfans de FRANCE, & depuis Arche-
vêque-Duc de CAMBRAY, Prince du Saint Empire, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue sur les meilleures EDITIONS précédentes.

TOME I.

A LONDRES:

Chez J. GRAY, dans le *Poultry*.

M.DCC.XLII.

51.11.07





AVERTISSEMENT

SUR CETTE

Nouvelle Edition.

LES *Avantures de Télémaque* ont eu une approbation si générale, que ce seroit entreprendre sur le jugement du Public, que d'en vouloir faire l'éloge. Ainsi nous nous contenterons de marquer ici ce qu'il y a de particulier dans cette nouvelle édition.

Notre principale attention a été de donner le texte aussi correct qu'il étoit possible. Pour cet effet, nous avons consulté les meilleures éditions de France & de Hollande, & lorsque nous y avons trouvé des *leçons* différentes, ce qui y est arrivé assez souvent, nous avons préféré celle qui nous a paru la plus naturelle, & la plus conforme au génie de la langue, & au style de l'Auteur.

Nous

AVERTISSEMENT.

Nous nous sommes aussi attachés à rectifier la ponctuation, qui ayant été fort négligée dans les éditions précédentes, rendoit quelquefois le sens obscur, faux, ou intelligible.

Enfin nous n'avons rien oublié pour perfectionner cette édition, & la rendre également utile & agréable aux jeunes gens, pour qui elle est particulièrement destinée.

P. DES MAIZEAUX.



*DISCOURS
DE LA
POESIE EPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE
DU POEME
DE TELEMAQUE.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nuë, elle n'auroit pas besoin pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination ; mais sa lumière pure & délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme ; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non-seulement des idées pures qui l'éclairerent, mais encore des images sensibles qui le frappent & qui l'arrêtent dans une vuë fixe de la vérité. Voilà la source de l'éloquence, de la poésie, & de toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme, qui rend ces sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours ; il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable(a).

Origine & fin de la poésie.

Nous examinerons le poëme de Télémaque dans ces deux vuës, d'instruire & de plaire ; & nous tâcherons

* Ce discours a été revu, changé & enrichi en plusieurs endroits, sur des corrections envoyées par Mr. de Ramsay, qui en est l'auteur.

(a) *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.*

HOR. ART. POET.

III DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

de faire voir que l'auteur a instruit plus que les anciens, par la sublimité de sa morale, & qu'il a plu autant qu'eux, en imitant toutes leurs beautés.

Il y a deux manières d'instruire les hommes pour les rendre bons. La première, en leur montrant la difformité du vice, & ses suites funestes; c'est le dessein principal de la *Tragédie*. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & sa fin heureuse; c'est le caractère propre à l'*Epopée*, ou poème épique. Les passions qui appartiennent à l'une, sont la terreur & la pitié; celles qui conviennent à l'autre, sont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent; dans l'autre, le poète fait la narration.

On peut définir le poème épique, *Une fable racontée par un poète pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un héros favorisé du ciel, qui exécute un grand dessein en triomphant de tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'*Epopée*, l'action, la morale, & la poésie.

I. DE L'ACTION EPIQUE.

L'action doit être grande, une, entière, merveilleuse, mais cependant vraisemblable, & d'une certaine durée. Le *Télémaque* a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modèles de la poésie épique, Homère & Virgile, & nous en serons convaincus.

Nous ne parlerons que de l'*Odyssée*, dont le plan a plus de conformité avec celui du *Télémaque*. Dans ce poème, Homère introduit un roi sage revenant d'une guerre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les loix, la politique. De là naissent

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. IV

naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sachant combien son absence caufoit de désordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie, l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour soulager son peuple, & revoir sa famille (a).

(b) Dans l'Enéide, un héros pieux & vaillant, échappé des ruines d'un état puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la religion, & pour établir un empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce prince, choisi pour roi par les restes infortunez de ses concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un roi, à un législateur, à un pontife. Il trouve enfin un asile dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un empire, qui devoit être un jour le maître de l'univers.

Sujet de
l'Enéide.

L'action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux poèmes. On y voit un jeune prince animé par l'amour de la patrie, aller chercher son père, dont l'absence caufoit le malheur de sa famille & de son royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls ; il se signale par des vertus héroïques ; il renonce à la royauté, & à des couronnes plus considérables que la sienne ; & parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux ; en sage politique, en prince religieux, en héros accompli.

Plan du Télémaque.

L'action de l'Epopée doit être une. Le poème épique n'est pas une histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entière d'un

L'action
doit être
une.

(a) Voyez le père Le Bossu, Liv. I. chap. 10.

(b) Ibid. chap. 11.

V DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

héros, comme l'Achilléide de Stace : l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalité ; il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un héros qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Il en est de la poésie comme de la peinture ; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insère plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du poëme ; le héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultez. C'est le récit de ces obstacles qui fait les épisodes ; mais tous ces épisodes dépendent de l'action principale, & sont tellement liez avec elle, & si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion.

L'unité de
l'Action du
Télémaque,
& la conti-
nuité des é-
pisodes.

Je n'examine point ici, s'il est vrai qu'Homère noye quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses épisodes ; si son action est double ; s'il perd souvent de vuë ses principaux personnages. Il suffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épisodes de notre auteur sont continus, & si habilement enclavez les uns dans les autres, que le premier amène celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparaissent point, & les transitions qu'il fait de l'épisode à l'action principale, sont toujours sentir l'unité du dessein. Dans les six premiers livres où Télémaque parle, & fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long épisode, à l'imitation de ce-
lui

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. VI

lui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement, que le séjour de ce héros dans cette île, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII & XIV livre, où Mentor instruit Idoménée, Télémaque n'est pas présent, il est à l'armée: mais c'est Mentor, un des principaux personnages du poëme, qui fait tout en vuë de Télémaque, & pour l'instruire après son retour du camp. C'est encore un grand art dans notre auteur, de faire entrer dans son poëme des épisodes qui ne sont pas des suites de sa fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épisodes y trouvent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune prince, (ce qui est le grand dessein du poëte) mais parce qu'il les fait raconter à son héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des mœurs & des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & Philoctète lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune prince est au camp des allies, en attendant le jour du combat.

L'action épique doit être *entière*. Cette intégrité suppose trois choses: la cause, le nœud, & le dénouement.

L'Action
doit être en-
tière.

La cause de l'action doit être digne du héros, & conforme à son caractère. Tel est le dessein du Télémaque. Nous l'avons déjà vu.

Le nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée, c'est

Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'est la colère de Junon. Dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même(a). L'opposition de Junon dans l'Enéide,

Du nœud.

(a) Voyez le père Le Bossu, Liv. II. chap. 13.

comme

VII DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince, qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale sublime.

Le dénouë-
ment.

Le dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses aventures; & ces insulaires, amateurs du merveilleux & charmez de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui: le dénouement est simple & naturel. Dans l'Enéide, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce héros, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins dont il sera bientôt roi, vuide la querelle par un combat singulier (a). Ce dénouement est noble. Celui du Télémaque est tout ensemble naturel & grand. Ce jeune héros, pour obéir aux ordres du ciel, surmonte son amour pour Antiope, & son amitié pour Idoménée, qui lui offroit sa couronne & sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives, & les plaisirs même les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite isle déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insu au travers des mers orageuses, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est-là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ses travaux, & sa destinée heureuse; puis elle le quitte. Si tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux cesse, l'action héroïque

(a) Voyez le père Le Bossu, Liv. II. chap. 13.

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. VIII

finir. C'est dans la souffrance que l'homme se montre héros, & qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert, qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le poème de Télémaque, l'observation des plus petites règles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque épisode a son nœud & son dénouement propre ; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes : la surprise seule ne produit qu'une passion très-imparfaite & passagère. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les événemens d'une manière si délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la poésie héroïque, qui est l'instruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire : cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser. Mais dans un poème épique, qui est un espèce de philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au dessous de sa gravité & de sa noblesse.

Si l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il ne s'est pas jeté non plus dans le merveilleux que quelques-uns reprochent aux anciens ; il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépièdes, ni travailler des statuës. Ce n'est pas que ce merveilleux choque la raison, quand on suppose qu'il est l'effet d'une puissance divine qui peut tout. Les anciens ont introduit les Dieux dans leurs poèmes, non seulement pour exécuter par leur entremise de grands événemens, & unir la vraisemblance & le merveilleux ; mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans

Qualitez
générales
du nœud &
du dénouement
du poème
épique.

L'action
doit être
merveilleuse.

le

IX DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

le secours des Dieux. Dans notre poëme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. Par-là le poëte rend tout possible à son héros, & fait sentir que sans la sagesse divine, l'homme ne peut rien. Ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout: si Télémaque avoit su qu'il étoit conduit par une Divinité, son mérite n'auroit pas été si grand, il en auroit été trop soutenu. Les héros d'Homère savent presque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre poëte, en déroband à son héros le merveilleux de la fiction, exerce sa vertu & son courage.

Quoique l'action doive être vraisemblable, il n'est pas nécessaire qu'elle soit vraie. C'est que le but du poëme épique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'instruire & de plaire par le récit d'une action qui laisse le poëte en liberté de feindre des caractères, des personnages & des épisodes à son gré, propres à la morale qu'il veut insinuer.

La vérité de l'action n'est pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractères, la beauté des descriptions, l'enthousiasme, le feu, l'invention & les autres parties de la poësie; & pourvu que le héros soit fait pour l'action, & non pas l'action pour le héros. On peut faire un poëme épique d'une action véritable, comme d'une action fabuleuse.

La proximité des tems ne doit pas gêner un poëte dans le choix de son sujet, pourvu qu'il y supplée par la distance des lieux, ou pas des événemens probables & naturels, dont le détail a pu échapper aux historiens, & qu'on suppose ne pouvoir être connus que des personnages qui agissent. C'est ainsi qu'on peut faire un poëme épique & une fable excellente d'une action de Henri IV, ou de Montezuma,
parce

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. x

parce que l'essentiel de l'action épique, comme dit le père le Bossu, n'est pas qu'elle soit vraie ou fausse, mais qu'elle soit morale & qu'elle signifie des vérités importantes.

La durée du poème épique est plus longue que celle de la tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe successif de la vertu qui surmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinez que causent les passions. L'action de l'un doit avoir par conséquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années ; mais, selon les critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit où le poète commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homère & Virgile n'ont observé aucune règle fixe là-dessus. L'action de l'Illiade toute entière se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le poète commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Enéide est d'un an. Une seule campagne suffit à Télémaque, depuis qu'il sort de l'isle de Calypso, jusqu'à son retour en Ithaque. Notre poète a choisi le milieu, entre l'impétuosité & la véhémence avec laquelle le poète Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mesurée du poète Latin, qui paroît quelquefois lent, & semble trop allonger sa narration.

(a) Quand l'action du poème épique est longue & n'est pas continuë, le poète divise sa fable en deux parties ; l'une où le héros parle, & raconte ses aventures passées ; l'autre où le poète seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son héros. C'est ainsi qu'Homère ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'isle d'Ogygie ; & Virgile la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement

De la durée
du poème
épique.

De la narra-
tion épique.

(a) Voyez le père Le Bossu, Liv. II. chap. 18.

XI DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

imité ces deux grands modèles. Il divise son action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement : dix-huit livres y sont employez. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems ; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances : elle ne contient que les six premiers livres. Par cette division de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rappelle toute la vie du héros, il en rassemble tous les événemens, sans blesser l'unité de l'action principale, & sans donner une trop grande durée à son poëme. Il joint ensemble la variété & la continuité des aventures : tout est mouvement, tout est action dans son poëme. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son héros disparaître.

II. DE LA MORALE.

On peut recommander la vertu par les exemples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où notre auteur surpasse de beaucoup tous les autres poëtes.

I. Des mœurs. On doit à Homère la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines, & les causes physiques ; source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la poésie. Mais sa religion se réduit à un tissu de fables, qui ne nous représentent la Divinité que sous des images peu propres à la faire aimer & respecter.

L'on fait le goût qu'avoit toute l'antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare, pour les paraboles & les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne manière d'écrire. Ces hieroglyphes

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. XII

glyphes étoient des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, de reptiles, & des diverses productions de la nature, qui désignoiént, comme des emblèmes, les attributs divins & les qualitez des esprits. Ce stile symbolique étoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'univers n'est qu'un tableau représentatif des perfections divines ; que le monde visible n'est qu'une copie imparfaite du monde invisible ; & qu'il y a par conséquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres spirituels & corporels, entre les propriétés des uns & celles des autres.

Cette manière *de peindre la parole, & de donner du corps aux pensées*, fut la véritable source de la mythologie & de toutes les fictions poétiques : mais dans la succession des tems, sur-tout lors qu'on traduist le stile hiéroglyphique en stile alphabétique & vulgaire, les hommes ayant oublié le sens primitif de ces symboles, tombèrent dans l'idolatrie la plus grossière. Les poètes dégradèrent tout en se livrant à leur imagination. Par le goût du merveilleux, ils firent de la théologie & des traditions anciennes un véritable chaos, & un mélange monstrueux de fictions & de toutes les passions humaines. Les historiens & les philosophes des siècles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas jusqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & se moquoient également des mystères de leur religion & de la fable. Mais quand on consulte chez les Perses, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroastre, Eusèbe, Philon & Manethon, Apulée, Damascius, Horus Appollon, Origène, St. Clément d'Alexandrie, ils nous enseignent tous que ces caractères hiéroglyphiques & symboliques désignoiént les mystères du monde invisible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les visages des Dieux.*

XIII DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

La fable Phrygienne inventée par Esope, ou selon quelques-uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque les acteurs qu'on fait parler & raisonner, sont des animaux privez de parole & de raison : pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la fable Egyptienne & dans la mythologie d'Homère ? La fable Phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'esprit & des vertus. La fable Egyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sauroit lire Homère avec attention, sans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de plusieurs grandes vérités, qui sont diamétralement opposées à la religion insensée que la lettre de sa fiction nous présente. Ce poète établit pour principe dans plusieurs endroits de ses poèmes, (a) que c'est une folie de croire que les Dieux ressemblent aux hommes, & qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre ; (b) que tout ce que les Dieux possèdent est éternel, & tout ce que nous avons passé & se détruit ; (c) que l'état des ombres après la mort est un état de punition, de souffrances & d'expiation ; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers ; qu'elle s'envole vers les astres & qu'elle est assise à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuse ; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde invisible ; que sans la Divinité, les mortels ne peuvent rien ; (d) que la vraie vertu est une force divine qui descend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus passionnez, & qui les rend humains, tendres & compatissans. Quand je vois ces vérités sublimes dans Homère, inculquées, détaillées, insinuées par mille exemples différens & par mille images variées, je ne saurois croire qu'il faille entendre ce poète à la lettre dans

(a) Odyss. Liv. 3.

(b) Ibid. Liv. 4.

(c) Ibidem.

(d) Iliad. Liv. 24.

d'autres

UE.
lon
l'a-
que
ni-
at-
&
ne
ef-
la
du
lo-
au-
qui
fée
ête
ses
les
a-
ue
ut
tat
de
ros
ers
où
un
ns
els
ce
es
z,
s.
n-
es
is
ns

es

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. XIV

d'autres endroits, où il paroît attribuer à la Divinité suprême, des préjuges, des passions & des crimes.

Je sai que plusieurs modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homère d'avoir ravalé ainsi la nature divine, & ont déclamé avec beaucoup d'esprit & de force contre l'absurdité qu'il y a de représenter les mystères de la théologie par des actions impies attribuées aux puissances célestes, & d'enseigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, sans blesser les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces critiques, ne peut-on pas leur représenter avec respect, que cette colère contre le goût allégorique de l'antiquité, peut être portée trop loin ?

Au reste, je ne prétends pas justifier Homère dans le sens outré de ses aveugles admirateurs ; il vivoit dans un tems où les anciennes traditions sur la théologie orientale commençoient déjà à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque sorte de raison, de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homère ; & ceux qui veulent le justifier tout-à-fait sous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables anciens, en comparaison de qui, le chantre d'Iliou n'est lui-même qu'un moderne.

Sans continuër plus long-tems cette discussion, on se contentera de remarquer que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, & en fait des Divinitez subalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir, que d'une manière digne d'elles. Il unit avec art *la poésie d'Homère & la philosophie de Pythagore*. Il ne dit rien que ce que les payens auroient pu dire ; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la morale Chrétienne, & a

XV DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

montré par-là que cette morale est écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvreroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particulière n'est que ténèbres & égarement.

Les idées que notre poète nous donne de la Divinité, sont non seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour, une piété douce, une adoration noble & libre, due à la perfection absolue de l'être infini; & non pas un culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on considère Dieu seulement comme un puissant législateur qui punit avec rigueur le violement de ses loix.

Ses idées de
la Divinité.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes; mais dont l'amour & la bonté pour nous ne sont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni méritez par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinitez payennes, mais toujours réglez par la loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu & traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

Des mœurs
des héros
d'Homère.

On peut justifier plus aisément les caractères qu'Homère donne à ses héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un païs, des cérémonies de sa religion, du génie de sa langue; le défaut qu'ont la plupart des hommes, de juger de tout par le goût de leur siècle & de leur nation; l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive; toutes ces choses peuvent nous tromper,

&

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. XVI

& nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Grèce.

Il y a, selon Aristote, deux sortes d'Épopées, l'une *pathétique*, l'autre *morale*; l'une, où les grandes passions regnent; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyssée donnent des exemples de ces deux espèces. Dans l'une, Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts; tantôt comme emporté, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colère; tantôt comme furieux, jusqu'à sacrifier sa patrie à son ressentiment. Quoique le héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le poète peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une violence furieuse & brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homère.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans son poème ces deux sortes d'Épopées, la pathétique, & la morale. On voit un mélange & un contraste admirable de vertus & de passions, dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'une sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir les deux ensemble; car la justice & la vertu parfaites demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haïsse. Notre poète n'élève pas Télémaque au-dessus de l'humanité: il le fait tomber dans les faiblesses qui sont compatibles avec un amour sincère de la vertu; & ses faiblesses servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même, & de ses propres forces. Il

ne

XVII DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache ; mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le caractère de son héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colére comme le premier, sans être brutal ; politique comme le second sans être fourbe ; sensible comme le troisième, sans être voluptueux.

J'avouë qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homère. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Diomède & celle d'Ajax, la prudence de Nestor & celle d'Ulysse, l'amour d'Hélène & celui de Briséis, la fidélité d'Andromaque & celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement & une finesse admirables dans les caractères du poète Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les caractères si variez & toujours si bien soutenus de Sésostris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adrasfe, de Protéfilas & de Philoclès, de Calypso & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris ? J'ose dire même qu'il se trouve dans ce poëme salutaire, non seulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes passions, mais une telle diversité de caractères opposez, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entière de l'esprit & du cœur humain : c'est que l'auteur connoissoit *l'homme & les hommes*. Il avoit étudié l'un au-dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante cour. Il partageoit sa vie entre la solitude & la société ; il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit au-dedans, & ne sortoit de là que pour étudier les caractères, afin de guérir les passions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il savoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes

E. DISCOURS DE LA POÉSIE EPIQUE. XVIII

ant toutes sortes de formes sans changer jamais son caractère essentiel.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'auteur du *Télémaque* joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques, la morale d'Homère avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez, qui ne se trouvent au même degré dans aucun des anciens, soit poètes, soit philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

2. Des préceptes & des instructions morales.

1°. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fonds ; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachez de son amour-propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir partout, que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux ; Qu'il est la source immédiate de toutes nos lumières, & de toutes nos vertus ; Que nous ne tenons pas moins de lui la raison, que la vie ; Que sa vérité souveraine doit être notre unique lumière, & sa volonté suprême régler tous nos amours ; Que faute de consulter cette sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions ; Que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin, que sans cette puissance première & souveraine, qui élève l'homme au dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un

Qualitez de la morale du *Télémaque*.

1°. Elle est sublime dans ses principes.

XIX DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

d'un amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même tems & l'idolâtre & l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce philosophe que Télémaque voit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Etre souverain, & nous en rendre les adorateurs : comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien-public au bien particulier, & de nous faire aimer le genre-humain. On fait les systêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérez, Puffendorf, & Grotius. Les deux premiers établissent pour seules maximes dans l'art de gouverner, la finesse, les artifices, les stratagemes, le despotisme, l'injustice & l'irreligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes de gouvernement, qui même n'égaleut ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux écrivains modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société, & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'auteur du Télémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une même république dont Dieu est le père commun, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les *loix de nature*, & des nations, équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque país comme indépendant des autres ; mais le genre-humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie ; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voisines, la bonne-
foi,

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. xx

foi, la justice, & la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore, que la gloire de la royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux ; que l'autorité du prince n'est jamais mieux affermie, que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples ; & que la véritable richesse de l'état consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non seulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La morale du Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est, qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon : *l'honnête à l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures & élevées, qu'il détruit d'une manière infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain*. Notre poète montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses héros, & les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu sur un cœur noble. Je sai que cette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination se sont déchainés contre cette vérité sublime & solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des nains, qui jugent de la force des géants par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir, & l'étendue d'une vertu qui élève l'homme

2°. La Morale du Télémaque est noble dans ses motifs.

XXI DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

L'homme au-dessus de lui-même. Quelques philosophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philosophie, se sont laissez entraîner par leurs préjugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaisir, & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vue claire de la vérité que par le goût naturel du plaisir.*

On ne peut lire attentivement Télémaque, sans revenir de ces préjugés. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand ; d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse ; d'un philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa nation, ni à rien de particulier ; mais qui rapporte tout au bien commun du genre-humain, & tout le genre-humain à l'Etre suprême.

3°. La morale du Télémaque est universelle dans ses usages.

3°. La morale du Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince, qui est tout ensemble, roi, guerrier, philosophe, & législateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes, la manière de conserver la paix au dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du royaume une jeunesse aguerrie prête à le défendre ; d'enrichir ses états, sans tomber dans le luxe ; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique, & les desordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans son poëme non seulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de ses devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les chefs d'une armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence

DISCOURS DE LA POÉSIE EPIQUE. XXII

dence jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on peint les actions d'un héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre-humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vûes morales ; de sorte qu'on peut dire avec le philosophe critique d'Homère : ** Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque ; car si le bonheur du genre-humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là.*

DE LA POÉSIE.

C'est une belle remarque du chevalier Temple, que la poësie doit réunir, ce que la musique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté. Mais comme la poësie ne diffère de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme ; on aime mieux dire que la poësie emprunte son harmonie de la musique, sa passion de la peinture, sa force & sa justesse de la philosophie.

Le stile du Télémaque est poli, net, coulant, magnifique ; il a toute la richesse d'Homère, sans avoir son abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites ; quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre & leur cadence : rien ne choque, point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire : toutes ses paroles font penser, & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

L'harmonie du stile dans le Télémaque.

Les images de notre poëte sont aussi parfaites, que son stile est harmonieux. Peindre, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances, d'une manière si vive & si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les passions avec art : il avoit étudié le

Excellence des peintures du Télémaque.

* L'Abbé Terrasson Diff. sur L'ILIADÉ.

XXIII DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

cœur de l'homme, & en connoissoit tous les ressorts. En lisant son poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échauffe, il remuë, il entraîne : on sent toutes les passions qu'il décrit.

Des compa-
raisons & de-
scriptions du
Télémaque.

Les poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les comparaisons & les descriptions. Les comparaisons du Télémaque sont justes & nobles. L'auteur n'éleve pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées ; il ne l'embarasse pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les descriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les sacrifices, &c. sans s'étendre sur les minuties qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du poëme épique par la description des choses basses & au-dessous de la dignité de l'ouvrage. Il descend quelquefois dans le détail ; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétez. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalitez : tantôt sublime, sans être guindé ; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût, de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, & cependant agréables. Il peint non seulement d'après nature, mais ses tableaux sont toujours aimables. Il unit ensemble la verité du dessein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homère, & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout : les descriptions de ce poëme sont non seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un père, c'est pour choisir un roi qui surpasse tous les autres par la force de l'esprit & du corps, & qui

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. XXIV

qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, & y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle édition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, est pleine d'art, & renferme cette morale sublime : Que le bouclier d'un prince & le soutien d'un état, sont les bonnes mœurs, les sciences & l'agriculture : Qu'un roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, & trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoutumés au travail.

La poésie tire sa force & sa justesse de la philosophie. Dans le Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable; & néanmoins un esprit juste & profond. Ces deux qualitez se rencontrent rarement dans un auteur. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel, pour inventer, pour passionner, pour imiter; & en même tems dans une tranquillité parfaite, pour juger en produisant, & choisir, entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espèce de transport & d'enthousiasme; pendant que l'esprit, paisible dans son empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours deviennent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui règle tout, ils sont sans justesse & sans vraie beauté.

Le feu d'Homère, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux & ardent comme un tourbillon de flamme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout

Philosophie
du Télé-
maque.

Comparai-
son de la po-
ésie du Télé-
maque avec
Homère &
Virgile.

xxv DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, & de Télémaque sur le sens des loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumière. Là l'enthousiasme & le feu poétique seroient nuisibles, comme les rayons trop ardens du soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir; quand on a vu clairement la vérité; quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le poète excite un feu & une passion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'épisode des amours de Télémaque dans l'isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumière & d'ardeur, distingue notre poète d'Homere & de Virgile. L'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'effor de son grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile, dégénèrent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt historien que poète. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poètes philosophes & modernes, que le premier. N'est ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du poète Latin, que le beau feu du poète Grec, que la *nature* seule peut donner?

Notre auteur doit plaire à toutes sortes de poètes, tant à ceux qui sont philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni les lumières de l'esprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philosophe; il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit

DISCOURS DE LA POÉSIE ÉPIQUE. XXVI.

dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparaître, se faire oublier, pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, & les passions qu'on veut purifier.

Dans le *Télémaque*, tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un poème de toutes les nations, & de tous les siècles. Tous les étrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Française, n'effacent point ces beautés originales. La [†] savante apologiste d'Homère nous assure que le poète Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, & l'ame de sa poésie. Mais on ose dire que le *Télémaque* conservera toujours en toutes sortes de langues, sa force, sa noblesse, son ame & ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce poème ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination; mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles & élevez, & dans la manière naturelle, délicate & judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les langues, de tous les tems, de tous les pays, & touchent également les bons esprits, & les grandes ames, dans tout l'univers.

On a formé plusieurs objections contre le *Télémaque*. 1^o. Qu'il n'est pas en vers.

Première
objection
contre le
Télémaque.

La versification, selon Aristote, Denys d'Halicarnasse, & Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en prose, comme on écrit des tragédies sans rimes. On peut faire des vers sans poésie, & être tout poétique sans faire des vers par art: mais il faut naître poète. Ce qui fait la poésie, n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllables; mais le sentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force; un je ne sais quoi dans

[†] Madame D'ACERV.

XXVII DISCOURS DE LA POÉSIE EPIQUE.

les paroles & les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatee: *Il a imité parfaitement la poésie, en rompant seulement la mesure; mais il a conservé toutes les autres beautés poétiques.*

Notre age retrouve un Homère
 Dans ce poëme salutaire,
 Par la vertu même inventé;
 Les nymphes de la double cime
 Ne l'affranchirent de la rime,
 Qu'en faveur de la vérité (a).

De plus, je ne sai si la gêne des rimes, la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'effort & la passion de la poésie héroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, usoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe sont un composé du Latin, & des jargons de toutes les nations barbares qui renversèrent l'empire Romain. Ces peuples du nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de syntaxe. Ils ne comprennoient point cette belle variété de longues & de brèves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont tâché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un poëte * Anglois y a réussi merveilleusement, & a

(a) Ode à Messieurs de l'Académie, par M. de la Motte, Première Ode.

* MILTON, & après lui quantité d'autres,

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. XXVIII

commencé même avec succès d'introduire les inversions de phrases dans sa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Quelques-uns, par une ignorance grossière de la noble liberté du poëme épique, ont reproché au Télémaque qu'il est plein d'anachronismes.

Seconde objection contre le Télémaque.

L'auteur de ce poëme n'a fait qu'imiter le prince des poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon * n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque frère de cette Didon ; Sésostris qu'on dit avoir vécu vers le même tems, &c. ne sont pas plus des fautes que l'anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature ? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un tems peu éloigné : mais dans l'antiquité reculée dont les annales sont si incertaines & envelopées de tant d'obscuritez, il est permis d'accommoder les traditions anciennes à son sujet. C'est l'idée d'Aristote, confirmée par Horace. Quelques historiens ont écrit que Didon étoit chaste ; Pénélope impudique ; qu'Hélène n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homère & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'histoire, pour rendre leurs fables plus instructives. Pourquoi ne fera-t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'instruction d'un jeune prince, de rassembler les héros de l'antiquité, Télémaque, Sésostris, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les différens caractères des princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices ?

REPONSE.

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inséré l'histoire des amours de Calypso & d'Eucharis dans son poëme, & plusieurs descriptions semblables, qui paroissent, dit-on, trop passionnées.

Troisième objection contre le Télémaque.

* Selon la chronologie du célèbre NEWTON, ces deux personnages étoient contemporains.

XXIX DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

REPONSE.

La meilleure réponse à cette objection est l'effet qu'avoit produit le *Télémaque* dans le cœur du prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité exposent ceux qui sont destinez à régner. Si notre poète avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions lui auroient été moins nécessaires. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet réveille infalliblement le goût des plaisirs, & où tout ce qui l'environne, n'est occupé qu'à le séduire ; pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette sagesse qu'on trouve dans le *Télémaque*, tous les détours séduisans de l'amour insensé ; que de lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle ; & que de lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre auteur, de précautionner son élève contre les folles passions de la jeunesse par la fable de *Calypso* ; & de lui donner dans l'histoire d'*Antiope* l'exemple d'un amour chaste & légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un héros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée ; & réunit par-là dans son poème les passions tendres des Romans modernes, avec les vertus héroïques de la poésie ancienne.

Quatrième
objection
contre le
Télémaque.

Quelques-uns croient que l'auteur du *Télémaque* épuise trop son sujet, par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homère, il met la nature toute
entière

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. xxx

entière devant les yeux. On aime mieux un auteur, qui comme Horace renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étendue.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre poète : REPONSE. mais l'esprit en suivant ses idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumières sont fécondes, & nous y dévelopons une vaste étendue de pensées. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractère du prince pour qui seul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse, un génie élevé & étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homère & de Virgile. Ce fut ce qui inspira à l'auteur le dessein d'un poème qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre poète. Cette affluence de belles images étoit nécessaire, pour occuper l'imagination, & former le goût du prince. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire ; qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du prince & aux vûes de l'auteur.

On a objecté, que le héros & la fable de ce poème n'ont point de rapport à la nation Françoisse : Homère & Virgile ont intéressé les Grecs & les Romains, en choisissant des actions & des acteurs dans les histoires de leurs païs. Cinquième objection contre le Télémaque.

Si l'auteur n'a pas intéressé particulièrement la nation Françoisse, il a fait plus, il a intéressé tout le genre-humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux poètes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un païs particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à soi, &

xxxI DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE.

& se trouve même dans l'amour de la patrie. Mais une ame généreuse doit avoir des vûes plus étenduës.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage, qui lui avoit formé un prince le plus propre à la gouverner un jour selon ses besoins & ses desirs, en père des peuples & en héros Chrétien ? Ce qu'on a vu de ce prince, donnoit l'espérance & les prémices de cet avenir ; les voisins de la France y prenoient déjà part, comme à un bonheur universel. La fable du prince *Grec* devenoit l'histoire du prince *François*.

L'auteur avoit un dessein plus grand que celui de plaire à sa nation ; il vouloit la servir à son insçu, en contribuant à lui former un prince qui jusques dans les jeux de son enfance paroïssoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cette auguste enfant aimoit les fables & la mythologie ; il falloit profiter de son goût, lui faire voir dans ce qu'il estimoit le solide & le beau, le simple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans, les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naissance & de la puissance suprême. Dans ce dessein, un héros Grec & un poëme d'après Homère & Virgile, les histoires des païs, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force, tous les écueils qui menacent les souverains dans toute la suite des siècles.

Il arrive par une conséquence naturelle & nécessaire, que ces vérités universelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux histoires du tems, & aux situations actuelles ; mais ce ne sont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particulière ; il falloit bien que les fictions destinées à former l'enfance du jeune prince, renfermassent des préceptes pour tous les momens de sa vie.

Cette convenance des moralitez générales à toutes sortes de circonstances, fait admirer la fécondité, la profondeur,

DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE. xxxii

profondeur, & la sagesse de l'auteur. Mais elle n'excuse pas l'injustice de ses ennemis, qui ont voulu trouver dans son Télémaque certaines allégories odieuses, & changer les desseins les plus sages & les plus modérez en des satyres outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus. On avoit renversé les caractères, pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoisonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il supprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique si saine & si convenable, parce que la manière la plus sage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une basse malignité?

Notre illustre auteur a donc réuni dans son poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthousiasme & l'abondance d'Homère, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, simplicité & vie, avec variété dans la fable, & diversité dans les caractères; ses réflexions sont morales, ses descriptions vives, son imagination féconde; par-tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre & les règles de l'art. Son jugement est profond, & ses pensées élevées; tandis que le naturel s'unit au noble, & le simple au sublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poëte est plus parfait que ceux d'Homère & de Virgile; sa morale est plus pure, & ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poëme, que la nation Françoisé est capable de toute la délicatesse des Grecs, & de tous les grands sentimens des Romains. L'éloge de l'auteur est celui de sa nation.

Fin du discours de M. Ramsay.





to come before B. V. I.



*Télémaque & Mentor abordent après un naufrage
dans l'isle de Calypso.*

A. Parr del.

Télé
t
C
L
p
c
l
c
c
f
c
u

sonn

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télémaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pyllos & à Lacédémone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise; le secours que Mentor & lui donnèrent à Acaste dans une incursion de Barbares, & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse: dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résouloit plus du doux chant de sa voix: les nymphes
B
qui

qui la servoient n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordoit son isle : mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisoient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demouroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes, & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendait les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros : mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son isle le fils d'Ulysse si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon isle? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joye de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, Mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui cherchant son

LIV. I. TELEMAQUE. 3

son père à la merci des vents & des flots, a vû briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc votre père que vous cherchez, reprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse, dit Télémaque : c'est un des rois qui ont après un siège de dix ans, renversé la fameuse, Troye. Son nom fut célèbre dans la Grèce & dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui : Pénélope sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais, que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; & si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père ; mais l'histoire en est longue : il est tems de vous délasser de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, & je ferai votre bonheur, pourvû que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivoit la Déesse, environnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une forêt, élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flotante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grace ; le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité.

Mentor

Mentor les yeux baïſſez gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir avec une apparence de ſimplicité ruſtique tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues : mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voutes pleines de rocaïlles & de coquilles ; elle étoit tapiffée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtez. Les doux Zéphirs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du ſoleil, une délicieufe fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prez ſemez d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les faiſons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du ſoleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & ſ'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une colline. De là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une rivière où ſe formoient des iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient des iſles, ſembloient ſe jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient

avoient une eau paisible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nuées, & dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en festons. Le raisin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Reposez-vous, vos habits sont mouillez, il est tems que vous en changiez ; ensuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demuroit. Les nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque, voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, & à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire : la gloire n'est due qu'à un

un cœur qui fait souffrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr, plutôt que de souffrir que la mollesse & la volupté s'emparent de mon cœur : non, non, le fils d'Ulysse ne fera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déesse, ou cette Mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux : craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse ; elle se promet tout d'elle-même ; quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie légèrement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs. Craignez ce poison caché, défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso qui les attendoit. Les nymphes avec leurs cheveux tressés & des habits blancs servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printems promet, & que l'automne répand sur la terre. En même-tems quatre jeunes nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les Géants ; puis les amours de

de Jupiter & de Sémelé, la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silène ; la course d'Atalante & d'Hippomènes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides : Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevés jusqu'aux Cieux. La première des nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues, donnèrent un nouveau lustre à sa beauté : mais comme Calypso aperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer sa chère Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, & lui parla ainsi : Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois ; je suis immortelle ; nul mortel ne peut entrer dans cette île, sans être puni de sa témérité ; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Père a eu le même bonheur que vous : mais hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette île, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel : mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie, lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter ; il partit, & je fus vengée par la tempête ; son vaisseau après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple : après son naufrage vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui ; consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle
vous

vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de long discours, pour montrer combien Ulyssé avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polyphème, & chez Antiphates roi des Lestrigons. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'isle de Circé fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'isle des Phéaciens.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment pleurer mon père : vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser d'avantage : elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulyssé. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles aventures il étoit sur ses côtes. Le récit de ses malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa long-tems : enfin il ne put lui résister, & il parla ainsi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siège de Troye, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ ; j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans

Lacé.

LIV. I. TELEMAQUE. 9

Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein ; il me représentoit d'une côté les Cyclopes, Géants monstrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre la flotte d'Enée & les Troyens, qui étoient sur ces côtes. Les Troyens, disoit-il, sont animez contre tous les Grecs : mais sur-tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-être que votre père, aimé des Dieux, y sera aussi-tôt que vous ; mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires : mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter ; je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprendois contre ses conseils ; & les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses. Ainsi elle demouroit pleine de crainte & de défiance à la vuë de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eûmes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous ap-
per

perçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit : je sentoisi qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même, comme de mon plus dangereux ennemi ; c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en souriant me répondit : je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite : il suffit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être ; maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre : mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du sage Mentor me charmèrent : mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment, où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux, qui étoit presque semblable au nôtre

LIV. I. TELEMAQUE. III

tre, & que la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables : il les attacha lui-même avec de bandelettes de la même couleur que celle des Troyens : il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leur bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passâmes au milieu de leur flotte : ils poussèrent des cris de joye en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus ; nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller assez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière ; & pendant que les vents impétueux les pouffoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet ; mais ce que nous cherchions n'étoit guère moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs ; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivez sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'isle armez, pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère quel étoit notre pays, & le sujet de notre voyage

voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie, & notre patrie n'est pas loin de-là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse roi des Ithaciens ; je cherche mon père dans toutes les mers : si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipitez sur les rivages du noir Cocyte ; vous & celui qui vous mène, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros ; Enée même, quand il faudra un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, & on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise ; on y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit allumé ; le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronné de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit :

O Aceste, si le malheur du jeune Télémaque qui
n'a

n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher ; du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous ferez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir ; mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fautive, vous serez libre de nous immoler dans trois jours : si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même tems il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux qui se retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugissans & de brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se pouffoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fautive prédiction pour sauver sa vie.

C

Avant

courbes

Avant la fin du troisieme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, & sur le sommet d'Agragas, où régné un hyver que les Zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidèles; les Dieux vous ont envoyez pour nous sauver; je n'attens pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance: il range les soldats d'Aceste; il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près: mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit dans le combat à l'immortelle Egide, La mort couroit de rang en rang partout où tomboient ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang; & les bergers loin de secourir le troupeau, fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares qui espéroient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris & déconcertez. Les sujets d'Aceste animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple venoit d'une race de géants, qui étoient de la même origine

que

animés

LIV. I. TELEMAQUE. 15

que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi faible que moi : mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage & brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, & je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, & poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inspiré des Dieux. Aceste touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présents, & nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposez sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissé en Ithaque : mais les Dieux qui se jouent des desseins des hommes, nous reservoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la sagesse du gouvernement de son roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie ; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis ; que Termesiris prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Admète ; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les bergers : qu'il l'avoit rappelé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans un tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets révoltez, & secourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le roi Sésostris qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce & la force de
l'impre-

l'imprenable ville de Tyr située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes ; & ils avoient fourni des troupes à son frère, qui avoit voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtez cherchans les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vuë les montagnes de la Sicile. Le port & la terre sembloient fuir derrière nous, & se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flotante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner ; mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres ; le vent les favorisoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emmènent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'isle de Pharos, voisine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes,

des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein ; des bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi ! il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joye de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joye, sans se souvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être, mais ils sont haïs, détestez ; & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope : & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor ; nulle autre pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce

que

Détestez

que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulyffe, s'écrioit-il ! Quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'isle d'Ithaque & Pénélope : vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyffe ; que la fortune ne peut abattre, & qui dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais : O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne fait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-tems.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joye & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts, ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion, le desintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque père inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le sien dans sa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'est celui de l'amour. Non seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir : il régit dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure

fure que ce sage ami me parloit. Aussi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis, ville opulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thèbes, pour être présentez au roi Sesostris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontrâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, & plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines & d'obélisques; les temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse: le palais du prince est lui seul comme une grande ville: on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obélisques, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au roi que nous avions été trouvez dans un navire Phénicien. Il écouloit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, & ne croyoit être roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des maximes des peuples éloignez. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'yvoire, tenant en main un sceptre d'or: il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté: il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la

journée

journée à régler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse; il me demanda ma patrie & mon nom; nous fûmes étonnez de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis : O grand roi, vous n'ignorez pas le siège de Troye qui a duré dix ans, & sa ruïne qui a coûté tant de sang à toute la Grèce : Ulyssé mon père a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'isle d'Ithaque qui est son royaume : je le cherche ; & un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris : rendez-moi à mon père & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joye de vivre sous un si bon père !

Sésostris continuoît à me regarder d'un œil de compassion : mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays sur un de mes vaisseaux : car j'aime la Grèce ; plusieurs Egyptiens y ont donné des loix ; je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on

qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulyffe. Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame aussi corrompue & aussi artificieuse, que Sésostris étoit sincère & généreux. Cet officier se nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion & avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous sépara, & depuis ce tems-là je ne fus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espéroit toujours qu'en nous questionnant séparément, il pourroit nous faire dire des choses contraires ; sur-tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet malgré notre innocence & malgré la sagesse du roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les rois sont-ils exposez ? Les plus sages mêmes sont souvent surpris. Des hommes artificieux & intéressés les environnent ; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressez ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne savent guère les aller chercher. Au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressez à s'insinuer & à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celui qui régne. O ! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans ! il est perdu s'il ne repousse la flatterie, & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faisois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Ce-

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit Calypso interrompit Télémaque, disant : Eh bien, que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croissoit toujours ; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude & la mort ; il falut être esclave, & épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune espérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines ; des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpétuel sur le sommet des montagnes ; & on trouve seulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers : vers le milieu de ces montagnes escarpées, les vallées sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui espérant d'obtenir sa liberté accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis : je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit ; les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne ; les vents retenoient leurs haleines ; une voix mugissante sortit de la caverne & me fit enten-

tendre ces paroles : Fils du sage Ulyffe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toujours été heureux, ne sont guère dignes de l'être ; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souvien-toi que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux ; pren plaisir à les soulager ; aime ton peuple, déteste la flatterie, & sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joye & le courage ; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme ; la sagesse éclairoit mon esprit ; je sentoís une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaisèrent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; &
l'ennui

II.

que
ence.
font
l'or-
fur-
mais !
l'aux
mes,
frant
e ton
feras
geux

mon
age ;
les
s les
nor-
, les
avoir
ouvel
ntois
ons,
e me
eur,
n le
fcla-

z de
rable
our
-je,
fa-
nte !
, &
ces !
ette,
; &
nnui





N. Ponce sculpt.

*Télémaque réduit à conduire un troupeau dans le désert
d'Oasis, est consolé par Termosiris prêtre d'Apollon.*

Pennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne sont point comme moi privez de la lecture ! Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé : une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si vénérable vieillard ; il s'appelloit Termosiris ; il étoit prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre, que les rois d'Egypte avoient consacré à ce Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous nous entretenons ; il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, & jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes, & les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant, & la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de graces qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée ; aussi aimoit-il les jeunes gens, lorsqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me consoler ; il m'appelloit son fils. Je lui disois souvent : Mon père, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme semblable à Orphée, ou à Linus, étoit sans doute inspire des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, &

me donnoit ceux de plusieurs excellens poëtes favorisez des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main sa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flater & lécher ses pieds. Les satyres fortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paroissoient émus ; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, & la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses flèches. Aussi-tôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive suant & couvert de poussière dans l'assemblée des Dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel, & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, & de garder les troupeaux du roi Admete. Il jouoit de la flûte, & tous les autres bergers

bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale ; ils ne favoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas ; puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Été, où les Zéphirs rafraîchissent les hommes, & où la rosée désaltère la terre. Il méloit aussi dans ses chansons les fruits dorez dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, & le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, où les rivières par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on fait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuyent les palais dorez : les jeux, les ris, les graces, suivoient par tout les innocentes bergères ; tous les jours étoient des jours des fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de flèches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rapellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon ; défrichez cette terre sauvage ; faites fleurir comme lui le désert ; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie ; adoucissez les cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocens, que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les foudres cruels qui environnent les rois vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtez, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me sentoís ému & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers & une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage ; tout y étoit doux & riant ; la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termosiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergères y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, & portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres & de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisins : nos sièges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois. Mais

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette ; je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule sèche & enflammée ; ses yeux paroissent pleins de sang & de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue ; je le terrasse. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abatis, trois fois il se releva : il pouffoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, & les bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos bergers se répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il fut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses, & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, & découvrit que Métophtis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpétuelle, & lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. O ! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux ; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun sous une apparence de zèle cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne ; on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flatte & on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte étoit déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un si bon roi ; jamais elle n'en aura de semblable ! O Dieux ! il falloit, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais ! pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris ? Les jeunes gens disoient : L'espérance de l'Egypte est détruite ; nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi : pour nous, nous ne l'avons vû que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris : chacun vouloit en conserver l'image, plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son père avoit contribué à le rendre

fi indigne de régner. Il avoit été nourri dans la mollesse & dans une fierté brutale : il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avoit ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à succer le sang des malheureux ; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son père : c'étoit un monstre, & non pas un roi. Toute l'Egypte gémissoit ; & quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche & cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte, & un prince si indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluze, où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, & de se rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrâce que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abîmé dans la plus amère douleur : je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être brisez contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt, disois-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, où ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant

Pendant que je me consumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enſloient : l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au devant de cette flôte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'île de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſé une révolte de ſes ſujets, & allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appelé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroifſoit comme le Dieu Mars ; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui ; les rouës de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fière, avoit dans les yeux la fureur & le deſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ſes lumières égaloi-ent ſon courage : mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses maîtres avoient empoiſonné

sonné par la flatterie son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance & de son bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux ; la moindre résistance enflamoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus : il étoit comme hors de lui-même ; son orgueil furieux en faisoit une bête farouche : sa bonté naturelle, & sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-tems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis : mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'isle de Cypre lui coupa la tête ; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermez & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; & si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Hé ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

Fin du second Livre.

L E S

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le successeur de Bocchoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne ; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice : qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit sur le point de périr ; mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit

roissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainsi son discours: Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fidèles au roi étant les plus foibles, & voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'isle de Cypre se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Phéniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable remplissoit déjà nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires; les mariniers pouissoient des cris de joye; les rivages d'Egypte s'ensuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'applanissoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le soleil qui se levoit sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans; ses rayons doroiént le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horizon; & tout le ciel peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point Phénicien, lui dis-je: mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien: c'est sous ce nom que j'ai long-tems

soul-

souffert ; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal ? Je lui parlai ainsi : Je suis Télémaque fils d'Ulysse roi d'Ithaque en Grèce ; mon père s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé la ville de Troye ; mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays ; la fortune me persécute comme lui : vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, & de retrouver son père.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne sai quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'est point dans le commun des hommes : il étoit naturellement sincère & généreux ; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirèrent pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne saurois en douter ; la douceur & la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me défier de vous : je sens même que les Dieux que j'ai toujours servis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils : je vous donnerai un conseil salutaire, & pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier ; quoique je sois si jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse ? je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles ?

Quand Ulysse, dis-je, partit pour aller au siège de Troye, il me prit sur ses genoux, & entre ses bras

bras (c'est ainsi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préservent de te revoir jamais ; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère & aux miens, si tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre : qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère & fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne fait pas se taire, est indigne de gouverner. ,

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, & qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur : je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déjà toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable & sûr ; on m'entretenoit souvent des plus grandes affaires ; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter ces prétendants. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance ; par-là je me croyois déjà un homme fait. Jamais je n'en abusé ; jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendants tâchoient de me faire parler, espérant

E

qu'un

qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir : mais je savois bien leur répondre sans mentir, & sans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens. Ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux colonnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand roi Sésostris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude ; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avons tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance : mais cette puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous subjuguier encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur secours pour les délivrer de ce roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre roi. Il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée mari de Didon, sa sœur. Didon pleine de desirs de vengeance s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie ; elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme

Carthage.

Carthage. Pygmalion tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persécute les riches, & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu : car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices & ses infamies ; la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge ; il a peur de son ombre ; il ne dort ni nuit ni jour : les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être ; il regrète tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre. Il se tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais ; il est seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis même n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nuës & des picques levées autour de sa maison. Trente chambres qui se communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec six gros verrouils, sont le lieu où il se renferme. On ne fait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joye, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche ; ils sont sans cesse errans de tous côtez. Il prête l'oreille au moindre bruit, & se sent tout ému ; il est pâle, défait, & les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent : ses enfans loin

d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur ; il en a fait ses plus dangereux ennemis : il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr ! Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coûte, je serai fidèle au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse : il espéreroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, & il vous tiendrait en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que Pygmalion me le paroïssoit. Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a cru y parvenir par les richesses & par une autorité absolue ; il possède tout ce qu'il peut desirer, & cependant il est misérable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois naguères, il seroit aussi heureux que je l'ai été ; il jouïroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouïroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher : mais il jouïroit librement des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il ne le fasse ; il fait tout ce que veulent ses passions féroces.

LIV. III. TELEMAQUE. 41

Il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte, & par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes : mais il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de bourreaux, qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir ; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre ; il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes. Au contraire le bon roi Sésostris étoit en sureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Cypre, qui étoient venuës secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revue parmi les soldats Cypriens ; car le roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des princes trop faciles & inappliquez est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement : aussi n'avoit-il jamais vû de gens de bien ; car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vû depuis qu'il étoit sur le trône,

dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux, déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masquez. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincère sur la terre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable ; mais les vents contraires nous retinrent assez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célèbres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaissies jusques dans les nuës : cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les

tau-

taureaux qui mugissent ; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin ; le printems & l'automne y régnerent ensemble, pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le souffle empesté du Midi qui sèche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux & être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartient à un peuple particulier ; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades ; & ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des isles inconnues de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point comme dans les villes de la Grece des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupez à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, & à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

dit-il D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la situation de Tyr est heureuse pour le commerce ; c'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui domptèrent les flots long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantez dans la Grece. Ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens ; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres & ménagers ; ils ont une exacte police, ils sont parfaitement d'accord entre eux ; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entr'eux ; s'ils commençoient

à s'amolir dans les délices & dans l'oïfiveté ; si les premiers de la nation méprisoient le travail & l'économie ; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéroient tant soit peu les règles d'un commerce libre ; s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici ; recevez bien & facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, & de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : souffrez même quelque chose d'eux : craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les règles du commerce, qu'elles soient simples & faciles ; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement ; punissez sévèrement la fraude & même la négligence ou le faste des marchands qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vûes. Il est plus convenable que le prince ne s'en mêle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine : autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent

viennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'aviez vuë, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruïne. O malheureuse Tyr ; en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ses Sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulens : il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce & tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si connu ; & si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les reservons avec soin pour cet usage ; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics.

publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir les ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers ? Il me répondit : Ils se sont formez peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection : car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géometre ; on estime fort un habile astronome ; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction ; on ne méprise point un bon charpentier ; au contraire, il est bien payé & bien traité : les bons rameurs même ont des récompenses sûres & proportionnées à leur service : on les nourrit bien ; on a soin d'eux quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille ; on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien : la soumission des inférieurs ne suffit pas : il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Ce-

Cependant Narbal qui connoissoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, & à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sache certainement de quel pays il est ; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal surpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui est de l'isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ; nous sommes perdus. Le roi que sa défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'isle de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mène au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père, & peut-être que le roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir.

partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre ; je fais mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincérité ; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, & se blesse lui-même ; car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste ?

Nous demeurâmes long-tems dans cette espèce de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre officier du roi qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit ; elle étoit enjouée, flateuse,

flateuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel & plein de malignité; mais elle savoit cacher ses sentimens corrompus, par un profond artifice. Elle avoit sçu gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, & par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Tophia son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guère moins funeste que son infame avarice: mais quoi qu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Cretois, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le persuada à Pygmalion & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes & sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidèrent à tromper le roi,

de

de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en prison.

Astarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, & ne découvrit son imposture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le silence, & elle saura bien faire en sorte que le roi soit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie & la mienne, promit de se taire; & l'officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompensent notre sincérité, & qui ont un soin si touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, & l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien, & s'abandonne à des scélérats : il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le jouët d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçumes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pour-

roit vivre & mourir avec vous ! Mais un destin severe m'attache à cette malheureuse patrie ; il faut souffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruïnes : n'importe ; pourvu que je dise toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amans ; que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau ; il demeurera sur le rivage, & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troisième Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypso interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation de Tyr jusqu'en l'isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Vénus & Cupidon contre qui Minerve le protégeoit ; qu'ensuite il avoit eu voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre ; qu'à son reveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyez dans le vin étoient hors d'état de le sauver ; qu'à son arrivée dans l'isle il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce sage conducteur & les avoit embarquez dans son vaisseau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

CALYPSO qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui

faire prendre quelque repos. Il est tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joye. Goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'orient, & que les chevaux du soleil sortans de l'onde amère répandront les flammes du jour, pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse & votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector ; ni Thésée, revenu des enfers ; ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle sera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je fais déjà, & de vous demander ce que je ne fais pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu : allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des songes légers, qui voltigeant autour de vous, flatent vos sens par les images les plus riantes, & repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appelloit le sommeil. Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné ; vous avez charmé la Déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre industrie vous ont tiré ; par là vous n'avez fait qu'enflamer davantage son cœur, & que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, & à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-tems sans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle desirer savoir ; tel est l'art des femmes flatueuses & passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi je ne puis vous pardonner rien ; je suis le seul qui vous connois, & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre père ?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter : mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son cœur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver !

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque d'un ton modéré & docile ? Il n'est plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures ; elle

elle en fait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne fait pas encore ; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, & ils se couchèrent.

Aussi-tôt que Phœbus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il est tems, lui dit-il, de vaincre le sommeil : allons, retournez à Calypso, mais défiez-vous de ses douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poison flateur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, & assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allèrent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, & cacha sous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloient son cœur ; car elle prévoyoit que Télémaque conduit par Mentor lui échaperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité ; j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle destinée dans l'isle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Télémaque, & de

LIV. IV. TELEMAQUE. 57

de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient une espèce de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles & attachez sur le jeune homme. Télémaque baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire :

A peine le doux soufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir : mes sens étoient liez & suspendus ; je goûtois une paix & une joye profonde qui enyvroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Vénus qui fendoit les nuës dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'océan, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette isle fortunée, où les plaisirs, les ris & les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déeses, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aïles s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, & l'enjouement de l'enfance, il avoit je

ne

ne fai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant : son ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste ; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amèrement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant ; tu ne vaincras jamais que des âmes lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-tems son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or & d'azur ; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les champs Elysées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette isle empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jeter à son cou pour l'embrasser : mais je sentoís que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, & je connus que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les
plaisirs,



*Minerve defend Telemaque des traits
de l'Amour.*

LI
plai
test
per
per
hab

On
rép
reu
pat
dar
Le
leu
go
de
au
à l
de

m
L
les
na
m
fe
te
de
fo
ex
q
m
C
n
fr
I
a
f
F



plaisirs, & de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant passé les ondes du Styx il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens, qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joye. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames; le pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail, & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vidée; lui & tous les autres troublez par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînez mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irritez se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux, pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant
ma

ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau ; j'encourageai les matelots effrayez ; je leur fis abaisser les voiles : ils ramèrent vigoureusement : nous passâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'isle de Cypre au mois du printems qui est consacré à Venus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Déesse ; car elle semble animer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'isle, je sentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agréable étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Venus, se dévouër à son temple : la beauté, les graces, la joye, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages ; mais les graces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble simplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entre elles pour allumer de grandes passions ; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable : à force de me vouloir plaire, elles me dégouttoient.

On me conduisit au temple de la Déesse : elle en a plusieurs dans cette isle ; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie, & à Paphos : c'est à Cy-

à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre ; c'est un parfait péristyle : les colonnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux : au-dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des genisses & des taureaux ; on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendans : tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or ; un bois sacré de myrthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux prêtres, & qui puissent allumer le feu des autels : mais l'impudence & la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le

désordre : on se moquoit de mon innocence : ma retenue & ma pudeur servoient de jouët à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pièges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient : je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtez ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu : j'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde & rapide ; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpez, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, ses membres épuisez s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne ; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rapeller, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux champs Elysées, achevoit de me décourager : une secrète & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déjà le poison flateur, qui se glissoit de veine en veine, & qui pénédroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je pouffois néanmoins encore de profonds soupirs ; je versois des larmes amères ; je rugissois comme un lion dans sa fureur. O malheureuse jeunesse, disois-je ! O Dieux qui vous jouëz cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un tems de folie ou de fièvre ardente ? O ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte monayeul ! La mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, & que mon cœur enyvrré d'une folle passion secoûoit presque toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant

ce trouble je courois errant çà & là dans le sacré bocage, semblable à une biche que le chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit par tout : elle porte par tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'aperçus assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste & si austère, que je n'en pus ressentir aucune joye. Est-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance ? Est-ce vous ? Quoi donc ! est-ce vous-même ? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? Est-ce vous, Mentor ? N'est-ce point vôtre ombre encore sensible a mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui jouissent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux champs Elysées ? Parlez, Mentor ; vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posséder ; ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles, je courois vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration : il m'attendait tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le savez, quelle fut ma joye, quand je sentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'est pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor : c'est ainsi que je m'écriai ; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes : je demurois attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence, & que ferois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible ; fuyez, hâtez vous de fuir. Ici

la terre ne porte pour fruit que du poison ; l'air qu'on respire est empesté ; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infame, qui est le plus horrible des maux fortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, & ne souffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant ; effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécrationnelle.

Il dit ; & aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit de dessus mes yeux, & qui me laissoit voir la pure lumière : une joye douce & pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur : cette joye étoit bien différente de cette autre joye molle & folâtre dont mes sens avoient été empoisonnez : l'une est une joye d'yvresse & de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses, & de cuisans remords ; l'autre est une joye de raison, qui a quelque chose de bien-heureux & de celeste ; elle est toujours pure & égale ; rien ne peut l'épuiser : plus on s'y plonge, plus elle est douce ; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joye, & je trouvai que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! Peut-on la voir sans l'aimer ? Peut-on l'aimer sans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper ; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophtis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour con-

connoître les mœurs de la Grece, & pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'isle de Crete pour étudier les sages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'isle de Cypre; en attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au temple: le voilà qui en sort; les vents nous appellent: déjà nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque; un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidèlement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi; si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulyssé & des larmes de Pénélope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici: plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître Syrien est-il impitoyable? Est-ce une tygresse dont il a succé les mammelles dans son enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive: vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes: puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous; je lui offrirai de me donner à lui: s'il me refuse, c'est fait de moi; je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor; je me prosternai devant lui: il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez vous, me dit-il?

La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse le plus sage des rois de la Grece, qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre père : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre esclave ; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage : mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; O Hazaël, souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un visage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai votre père jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre père, de ses malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave : mais je le garde comme un ami fidèle ; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que

que j'aye sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le ferez aussi ; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joye que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays : je trouvois un secours pour y retourner ; je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage ; nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphir léger se jouë dans nos voiles ; il anime tout le vaisseau & lui donne un doux mouvement. L'isle de Cypre disparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette isle. Je lui dis ingénûment en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puissance & celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels ; mais souffrez que je déteste l'infame moleste des habitans de votre isle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première puissance, qui a formé le ciel & la terre ; de cette lumière infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette vérité souveraine & universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vû cette lumière pure, est aveugle comme un aveugle né : il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage,
&

& il est insensé : il croit tout voir, & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vû : tout au plus il n'aperçoit que de sombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie ; elle est comme un grand océan de lumière : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne fai quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux, des héros, des poètes, de l'âge d'or, du déluge, des premières histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les âmes des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les champs Elysées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur. En se jouant ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux vénoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendait l'onde salée laissoient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, & leurs bouches écumanantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une blancheur
plus

plus éclatante que l'yvoire, & les rouës étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, & flotoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palémon son fils pendant à sa mamelle. Elle avoit un visage serein & une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au-dessus du char ; elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet, & ardent. Son visage ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendans ; ses yeux pleins d'un feu sombre & austère tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussioient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins faisant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

Fin du quatrième Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée roi de cette isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le père à quitter leur pays : qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblez pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix à divers jeux ; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; & que les vieillards juges de l'isle, & tous les peuples voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.

APRES que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons, dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette isle, qui

qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crète se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtez nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée ; partout la charuë avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnuës en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissans sur le penchant d'une colline ; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès ; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables ; c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu ; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux
vrais

vrais besoins, on verroit par tout l'abondance, la joye, l'union & la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes ; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit : on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, & l'avarice.

Pour le faste & la moleste, on n'a jamais besoin de les reprimer ; car ils sont inconnus en Crète : tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir ; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes ; mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée : mais elle est réservée pour les temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles

celles des Immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflus; l'habitude du travail & l'horreur de l'oïveté; l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi, & il me répondit : Il peut tout sur les peuples ; mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il fera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la félicité de tant d'hommes ; & non pas que tant d'hommes servent par leur misère & par leur servitude lâche à flater l'orgueil & la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées ; & au-dedans le juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection ; & il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnaissent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple

H

que

que sa famille : c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crete si puissante & si heureuse. C'est par cette moderation qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité. Enfin c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'isle. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer : nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nausicrate nous raconta.

Idoménée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres rois de la Grèce au siège de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crete ; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau & tous les autres qui étoient expérimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux ; chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir : chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée levant les yeux & les mains vers le ciel invoquoit Neptune : O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux ! si tu me fais revoir l'isle de Crete malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser ; malheureux qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte ! Le père échappé à la tempête arrivoit dans le

le port désiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux : mais bientôt il sentit combien ils lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur-tout les rois orgueilleux, pouffoit d'une main fatale & invisible Idoménée. Il arrive ; à peine ose-t-il lever les yeux, il voit son fils : il recule saisi d'horreur ; ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son père répond si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes.

O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, & de faire la joye de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le père accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me brisant finir ma triste vie ; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprète des volontez des Dieux, l'assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature ; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur

sang autour de son autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée & sans répondre ; la fureur étoit allumée dans ses yeux : son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon père ; votre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu de la mer : n'attirez pas sur vous sa colère : je-meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles : il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumière, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charruë, languit & ne se soutient plus : il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le père dans l'excès de sa douleur devient insensible ; il ne fait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pierres ; la discorde souffle dans tous les cœurs

cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, & ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblez ici. On a déjà commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander ; on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combatrez avec les autres ; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espece de cirque très-vaste environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattants ; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais,

sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçus qu'il souhaitoit que je combatisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combatans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer ; mais je me présentai à lui. Alors nous nous faîsîmes l'un l'autre ; nous nous ferrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelassés comme des serpens ; chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène, & m'entraîna sur lui. En vain
il

il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyssé ; & j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du Ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomach, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer : Mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulyssé, seriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'allongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée : déjà il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il se redressa lui-même couvert de poussière & de sang ; sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveler le combat.

Aussi-tôt on commença les courses de chariots que l'on distribua au fort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des rouës, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussière vole & couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois nommé Polyclète le suivoit de près. Hippomaque parent d'Idoménée, qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flotans, & le mouvement des rouës de son chariot étoit

étoit si rapide, qu'elles paroissent immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent & se mirent peu à peu en haleine ; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idoménée, pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par sa chute à son maître l'espérance de régner.

Polyclète se panchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse : il tomba, les rênes lui échapèrent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui ; car mes chevaux mieux ménagés que les siens, étoient en état de le devancer ; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne, il y brisa effectivement sa rouë. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre, & il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore un fois : Victoire au fils d'Ulysse, c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique & sacré, reculé de la vuë des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges du peuple, & gardes des loix, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur
de

de l'esprit : ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places ; leurs cheveux étoient blancs ; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille : ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si moderez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vuës sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrez de folles passions & des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect ; car ils disent qu'après les Dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes ? Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouïssoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux & qu'on ne craigne qu'eux : en un mot, l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux & à la raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes
de

de lui. Il vint un sage de l'isle de Lesbos, qui dit: Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria : on applaudit, & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables. Il est doublement malheureux par son aveuglement: ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu ; il est malheureux & digne de l'être ; son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, & les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable: d'un côté, un roi conquérant & invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi fert, disoient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne fait pas défendre le pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront, & réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses sujets
maîtres

maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi :

Un roi qui ne fait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne fait que la guerre, à un roi sage, qui sans savoir la guerre est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre, voudrait toujours la faire pour étendre sa domination & sa propre gloire ; il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugué d'autres nations, si on est malheureux sous son règne ! D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de défordres ; les victorieux mêmes se dérèglent pendant ce tems de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lors que tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand de maux, qui est de tolérer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les défordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant enivré de sa gloire ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualitez nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, & qui usurperait celui de son voisin même ; mais qui ne saurait ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moisson. Un tel homme

homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres nations que la justice ne lui a pas soumises ; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste, modéré, & commode à l'égard de ses voisins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix : il est fidèle dans ses alliances. Ses alliez l'aiment, ne le craignent point, & ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, & qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, & sans cesse exposé à leurs ligue, celui-ci a la gloire d'être comme le père & le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages loix. Il retranche le faste, la molesse & tous les arts qui ne servent qu'à flater les vices : il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie ; sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable ; mais un peuple sain, vigoureux, robuste,

buſte, qui n'eſt point amolli par les voluptez, qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicateuſe, qui fait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage roi, appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, * il ne le trouvera peut être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abbatre. D'ailleurs, ſi ce roi n'eſt pas aſſez expérimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en feront capables, & il ſaura ſ'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes allies. Ses ſujets aimeroient mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre roi violent & injuſte : les Dieux mêmes combatront pour lui. Voyez quelles reſſources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique, qui ignore la guerre, eſt un roi imparfait, puisqu'il ne fait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis ; mais j'ajoute qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au roi conquérant qui manque des qualitez néceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plupart des hommes éblouis par les choſes éclatantes, comme les victoires & les conquêtes, les préfèrent à ce qui eſt ſimple, tranquille & ſolide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards ſ'écria : Je vois l'accompliſſement d'un oracle d'Apollon connu dans toute

LIV. V. TELEMAQUE. 87

toute notre isle. Minos avoit consulté ce Dieu, pour savoir combien de tems sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton isle pour y faire régner tes loix. Nous avons craint que quelque étranger viendrait faire la conquête de l'isle de Crète; mais le malheur d'Idoménée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les Destins nous donnent pour roi?

Fin du cinquième Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Crete pour retourner en Ithaque ; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadème ; qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclamé roi au même moment ; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque : mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son isle.

AUSSI-tôt les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joye. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse semblable à Minos régné sur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant
Mentor

LIV. VI. TELEMAQUE. 89

Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope, qui vous attend comme sa dernière espérance, & le grand Ulysse, que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles percèrent mon cœur, & me soutinrent contre le vain desir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter, marque bien que la race de Minos cessera de régner, quand un étranger entrera dans cette isle, & y fera régner les loix de ce sage roi ; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger, marqué par l'oracle ; j'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette isle ; j'ai découvert le vrai sens des loix, & je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite isle d'Ithaque, aux cent villes de Crete, à la gloire & à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les Destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre estime & votre compassion ; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon père Ulysse, & consoler ma mère Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Oui, jusqu'au dernier soupir Télémaque aimera les Crétois, & s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eûs-je parlé qu'il s'éleva un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient : Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine ?

D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient : il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ces loix ; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les vieillards charmez de ce discours, & voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi ; c'est sa sagesse, & non pas la mienne qui vient de parler ; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor, que je montrois, le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eu de mon enfance ; les périls dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé
de

de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligez, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sai quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions ; on le questionna ; il fut admiré ; on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préféreroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui desire la royauté ne la connoît pas : & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point ? Il la cherche pour lui, & vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la royauté recherchée par tant d'autres : ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrates, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque, où l'on célébroit

broit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils furent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël ; qu'Hazaël touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil & son meilleur ami ; que cet esclave, mis en liberté, étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos ; tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non, je fais combien il est grand de travailler à les rendre bons & heureux ; mais ce travail est rempli de peines & de dangers. L'éclat, qui y est attaché est faux, & ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible & retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, & où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi ; ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage & le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir

choisir pour notre roi ? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement. C'est un vieillard assez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joye ; il a dit que pour l'un, il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté ; & qu'il aimoit trop sa patrie, pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-la j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flatoit point l'autre dans ses déréglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé qu'elle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-tems porté les armes, & il est couvert de blessures : mais sa vertu sincère & ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée ; c'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siège de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pourroit se résoudre à suivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers & lâches, qui n'estiment que les richesses : mais content dans sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'isle, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui : ils s'aiment tendrement ; ils sont heureux par leur frugalité ; & par leur travail ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte ; il les instruit : il juge tous les diffé-

différends de son voisinage : il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi assembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoissez, qui fait la guerre, qui a montré son courage, non seulement contre les flèches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté, qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie, qui aime le travail, qui fait combien l'agriculture est utile à un peuple, qui déteste le faste, qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre : en un mot un homme qui est déjà le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites ; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; il parut tranquile : on lui déclara qu'on le faisoit roi. Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & si vous résistez aux loix. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple & frugale. La troisième, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadème fut mis par le chef des vieillards, gardes des loix, sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Aristodème nous fit des presens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crete depuis Saturne & l'âge d'or : il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète, & inconnues dans la Syrie, & lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous, & des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il ; ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront, & ces champs fortunés, où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres ! — En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui ; & il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire roi : souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis : demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, & que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence

lence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs & d'hommes armez ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor, votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodème ; & si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Pendant le vent qui enflait nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déjà le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages dispafoissoient. Les côtes du Péloponèse sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, & la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes par votre superbe trident toutes les eaux de votre empire ! Vénus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son temple de Cythere, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignez de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentent ; & ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel, & Vénus rit, croyant notre naufrage

frage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous pouffoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtez ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs pouffent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous ; il seroit inutile de disputer nôtre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort ; il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrette la vie, sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déjà rompu, & qui panchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurent attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles ; de même Mentor non seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis ; & qui auroit pu ne le pas suivre, encouragé par lui ? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous ; car nous pouvions nous asseoir dessus. S'il eût salu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais

souvent la tempête faisoit tourner cette grande pièce de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer; alors nous bûvions l'onde amère qui couloit de notre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contrains de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât, qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siège de gazon, me disoit: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents & aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours qui me consolait un peu; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi-morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencèrent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lassée de se mettre en fureur; elle grondoit fourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au soleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si long-tems cachées,

cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons ; selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pouffoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisez : mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mâ, & Mentor faisoit de ce mâ ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie, où nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette île ; c'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du sixième Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télémaque dans ses aventures, & n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque & la nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joye secrète de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en aperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau, qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux ? A-t-on jamais

jamais ouï parler d'avantures si merveilleuses? Le fils d'Ulyffe le surpassa déjà en éloquence, en sagesse & en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie! Mais quelle noblesse & qu'elle grandeur d'ame! Si nous ne savions qu'il est fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sai quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses avantures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour savoir de lui, si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sur la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu; il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit savoir.

Cependant toutes les nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyffe

avant le siège de Troye. Il répondit à toutes avec douceur ; & ses paroles, quoique simples, étoient pleines de graces. Calypso ne les laissa pas long-tems dans cette conversation ; elle revint ; & pendant que les nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flatteuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle sentoît toujours je ne fai quoi, qui repoussoit tous ses efforts, & qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nuës, & qui se joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur ; mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginait tenir, lui échappoit tout-à-coup, & une réponse courte de Mentor la replongeait dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flatant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; & une Divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réussir.

Vénus toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'isle de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents & à la mer, dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter ; mais le père des Dieux fourrant,

sans

sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie ; elle vole dans son char attelé de colombes ; elle appelle son fils, & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance & la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va ; perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette isle, je parlerai à Calypso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris ; mais l'amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse : il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les nymphes de l'isle de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambrosie dont tous les bois de Calypso furent parfumez.

L'amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager elle le donna aussitôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas ! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner

donner que du plaisir : mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne careffoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la severité l'épouvantoit ; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'auroit pû le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume ; mais elles cachotent avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet enfant qui se jouoit avec les nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble, & s'amolit. Voyez-vous ces nymphes, disoit-il à Mentor ? Combien sont-elles différentes de ces femmes de l'isle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie ? Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : O Télémaque ! les dangers de l'isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion, qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne
sont

sont si discrettes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse ; mais sur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour que Vénus sa mère est venue apporter dans cette isle, pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere. Il a blessé le cœur de la Déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous ; il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! presque sans le savoir.

Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui disant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette isle ? Ulysse ne vit plus : il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pû résister à tant de prétendants : son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérité ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les Destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je saurai bien sortir de cette isle.

Lâche

Lâche fils d'un père si sage & si généreux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu des femmes ; faites malgré les Dieux ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoît attendri aux discours de Mentor : sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette isle. L'amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette isle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son cœur, & aucune n'y étoit constante ; son cœur étoit comme la mer qui est le jouët de tous les vents contraires. Il demouroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer ; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, & poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ses yeux creux étoient pleins d'un

d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu, & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui : il périssoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, & se flétrit peu à peu vers le soir ; ses vives couleurs s'effacent ; elle languit, elle se dessèche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdument Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis ; car le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vuë en lui ; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Deesse, qui lui inspirez cette grande ardeur ?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui ; il lui montrait seulement un visage triste & abatu.

La

La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit, & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle fut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déjà une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être : puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle parla ainsi :

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon isle pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinité de l'Olympe & du Styx ! écoutez une malheureuse Déesse, hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens ! Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouët des flots, soit rejeté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage ! Que mes yeux le voyent mangé par les vautours ! Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & son désespoir sera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflammés ; ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne sai quoi de sombre & de farouche. Ses jouës tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides, elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répan-

répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source ; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses jouës. Sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne ; il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoît combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jeter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour se retirer du péril ; car le péril lui sembloit doux, & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux & les Déeses de l'Olympe assemblez dans un profond silence avoient les yeux attachez sur l'isle de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en se jouant avec les nymphes, avoit mis tout en feu dans l'isle. Minerve, sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, & elle étoit vêtue comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses fontaines ; elle eut honte de

se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, & parla ainsi toute seule :

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chasse ! En serai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne ? Faudra-t-il que Télémaque en me voyant soit encore plus passionné pour son Eucharis ? O malheureuse ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je saurai bien les empêcher : Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je ? & que deviendrai-je quand Télémaque sera parti ? Où suis-je ? Que reste-t-il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus, vous m'avez trompée ; ô perfide présent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant, Amour empesté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que désespoir. Mes nymphes se sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingrattitudes ; ta nymphe le verra, je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare ! O malheureuse Calypso ! que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son cœur ? Il m'eût quittée. Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers ; laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort ; laisse-la

LIV. VII. TELEMAQUE. 111

la inconsolable, couverte de honte, désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte : mais tout-à-coup elle sort impétueusement : Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice, auquel il succombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse deshonoré son père, & négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur ; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau ; c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler & pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repen- tit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abbatit les peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit : d'un côté, elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre, elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe, ou quelque coup d'œil, de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, & le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir, la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort ; ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un regard terrible.

Télémaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, (parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini son travail) demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère, qui s'oppose à votre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne ! c'est fait de moi, s'écria Télémaque. Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échappèrent dans le

le transport de sa passion : il vit le tort qu'il avoit eu en les disant : mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant, & baissant les yeux, demouroit derriere toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joye étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrettement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon isle, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi, ce jeune insensé ; & vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon isle, que pour être en proie à de nouveaux malheurs ; je ferai vengeance, tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton père qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Vénus que tu as méprisée dans l'isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connoître ; tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouët de la plus cruelle fortune. Va, je conjure les puissances célestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joye.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'amour rappella dans son cœur le desir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici ; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà engagée, & les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son visage les furies peintes ; & tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas ?) & l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la Déesse. Semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menate. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; & loin de s'appaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder : il verse un torrent de larmes : il veut parler ; la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne fait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai père, ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux : délivrez-moi de moi-même ; donnez-moi la mort.

A. enjor

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flater sa passion, & lui dit : Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions, n'est point encore sage ; car il ne se connoît point encore, & ne fait point se défier de lui-même. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur, sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé : on vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flate pour perdre, & qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vû ; il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever : vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur, vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ces nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer : & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux. Rappelez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour, & pour revoir votre chère patrie ? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser ; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivait à
peine,

peine, regardant toujours derriere lui : il confideroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux nouëz, ses habits flotans, & sa noble démarche ; il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vuë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix ; quoi qu'absente, il la voyoit ; elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux ; il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise : O nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me souvenir à jamais de vous. O mon père, ou laissez-moi cette dernière consolation, qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette isle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur, je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis ; il me suffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor : votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : Vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit : Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où

où vous devez régner, à la gloire & à la haute destination que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur : vous renoncez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis. Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez : on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre & à fuir ; mais à fuir sans délibérer, & sans se donner à soi-même le tems de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tû, j'ai dévoré ma peine, j'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles, rendez-moi Télémaque que j'ai perdu, rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, & je vis heureux ; mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer ; & Télémaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir
un

un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette isle. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'isle où le rivage de la mer étoit escarpé ; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place ; mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevait Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, & elle sentit qu'il rouvrait toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible mortel, qui est captif dans votre isle ! Pourquoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour ! répondit elle, je ne veux plus écouter tes pernicious conseils : c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Télémaque ; Jupiter même, le père des Dieux, avec toute sa puissance n'oseroit contrevenir à ce redoutable ferment. Télémaque, fors de mon isle : fors aussi, pernicious enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes, fit un souris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras ! laissez-moi faire, suivez votre ferment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation ; sa diligence qui vous a surpris, sera inutile ; il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance & la joye jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce
qu'un

qu'un Zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle sourit, elle flata le folâtre Amour, & en le flatant elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes qui étoient errantes & dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, & leur dit: Télémaque est encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles frémissent, elles poussent des hurlemens, elles secouënt leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déjà la flâme vole, elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec & enduit de résine; des tourbillons de fumée & de flâme s'élèvent dans les nuës.

Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & en entendant les cris des nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir; car son cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette isle.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'isle, parce que tous les pilotes connoissoient que l'isle de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels.

mortels. Aussitôt le sage Mentor poussant Télémaque, qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque surpris de cette violente chute, but l'onde amère, & devint le jouët des flots ; mais revenant à lui, & voyant Mentor, qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'isle fatale.

Les nymphes qui avoient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable, rentra dans sa grotte qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'isle, il sentoît avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il parlant à Mentor, ce que vous me disiez, & que je ne pouvois croire faite d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours ! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes ; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du septième Livre.



*Mentor se précipite avec Télémaque
dans la mer.*



LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam, frère de Narbal, commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce capitaine, reconnoissant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréïdes, & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, & les autres beautés de ce pays, dont les peuples mènent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vû Télémaque au voyage d'Egypte ; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour se faire entendre, il

M

s'écr.a

s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joye ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrez, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressez autour d'eux vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette isle, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettez ; nous sommes Grecs ; notre patrie est l'isle d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Télémaque gardant le silence, le laissoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'isle de Calypso, augmentèrent

mentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même ; il sentoît le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vû ; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vû ; votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne sai où je vous ai vû : votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye : Je suis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vû ; je vous reconnois : mais je ne puis me rappeler si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte : je suis son frère, dont il vous aura sans doute parlé souvent ; je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte. Il me falut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me sera toujours si cher ! Est-il toujours à Tyr ? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez,

Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous : je vous ramènerai dans l'isle d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; & le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à fouffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télémaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus ; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui ; les bons se contentoient de gémir & de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal ; les méchans croyoient ne pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres : comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes, & sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa fureté. Ainsi à force de chercher sa sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un péril continuel par sa défiance, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar ; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avoit conspiré contre lui : elle trouva des faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent.

cent. Le second nommé Baléazar fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece ; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontents. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit ; ils se sauvèrent en nageant jusques à des barques étrangères qui les attendoient, & ils jettèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, & il s'imaginait qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme ; c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusqu'à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée ; il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son palais, pour

mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses répas. Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table; il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. Ainsi non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son palais, & dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle; il la faisoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contrepoison, qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi. Voici comment elle y parvint.

Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire; le roi demeure interdit, ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu; il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte & le presse de manger; elle avoit déjà jetté du poison dans sa coupe d'or, pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première; elle but sans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion but aussi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le con-

noissoit

noissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, & à pousser des cris lamentables ; elle embrassoit le roi mourant ; elle le tenoit serré entre ses bras ; elle l'arrosait d'un torrent de larmes : car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin quand elle vit que les forces du roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant ; dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle se jeta sur lui, & l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadème, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincère affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie ; chacun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux ; on entend par tout les cris de ceux qui disent : Le roi est mort. Les uns sont effrayés ; les autres courent aux armes ; tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi ; sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple.

ple. Il songea au bien de l'état, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vû un règne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi, croyant qu'il l'étoit ; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des marchands de Crete, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-tems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts ; mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son père, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussitôt qu'il sera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar : il auroit tout hasardé pour la vie du prince & pour la sienne propre ; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément

aisément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi son père, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur & de sa moderation. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne sai quel éclat, qui relevoit toutes ses bonnes qualitez, & qui attendoit tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conseil, & les prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Ils saluèrent Baléazar comme leur roi, & le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joye. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée ; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la moderation & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le palais ; ces scélérats n'osèrent pas résister long-tems, & ne songèrent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver, mais un soldat la reconnut ; elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la bouë ; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, & de lui faire espérer qu'elle lui découvreroit des secrets importants. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie

modestie capable de toucher les cœurs les plus irritez. Elle flata Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus insinuanes ; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincèrement adorez ; elle versa des torrens de larmes ; elle se jeta aux genoux du nouveau roi. Mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle espéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison ; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuél de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer ; elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irritez : au lieu de témoigner la confusion & le repentir que
ses

LIV. VIII. TELEMAQUE. 131

ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant; on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes; toutes ses graces étoient effacées; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches; un mouvement convulsif agitoit ses lèvres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur; tout son visage tiré & retréci faisoit des grimaces hideuses; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit saisi tout son corps. Quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percez; où Ixion tourne à jamais sa rouë; où Tantale brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres; où Sisyphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse; & où Tityus sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monstre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son règne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avoit amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât
 tou

tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité : ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie ; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui ; il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens. Il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens ; car ils sont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérité. Narbal gouverne sous lui. O Télémaque ! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous combleroit-il de présens ? Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr ?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'isle de Calypso. Télémaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr ; de son passage dans l'isle de Chypre ; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor ; de leur voyage en Crète ; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée ; de la colère de Vénus ; de leur naufrage ; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus ; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses nymphes, & de l'action de
Mentor

LIV. VIII. TELEMAQUE. 133

Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer, dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas, & pour témoigner une plus grande joye, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens, vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apolon même. Les Tritons, les Nereïdes, toutes les Divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides & profondes, pour venir en foule autour du vaisseau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent long-tems les danses de leurs pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece. De tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflâmer tous les plaisirs mêmes les plus innocens lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor; il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras,

N

&

& ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la moderation de Télémaque, il lui dit en souriant : Je comprends ce que vous craignez ; vous êtes louable de cette crainte : mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent, ni ne vous amolissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, & que vous goûtiez en vous possédant ; mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux & moderez, qui ne vous ôtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam les plaisirs qu'il vous offre. Réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs ; elle seule les fait assaisonner pour les rendre purs & durables ; elle fait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit. Ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur : tout le monde eût aperçu sa peine & sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les assistans. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, & de perdre quelque chose de ce chant divin ; on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, & elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père & roi des Dieux & des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui

LIV. VIII. TELEMAQUE. 135

qui sort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, & avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, & que Vénus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnez se regardoient les uns les autres. L'un disoit: c'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois, & les rochers; c'est ainsi qu'il enchantait Cerbère; qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. Un autre s'écrioit: Non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit: Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guère moins surpris que les autres; car il ignoroit que Mentor fût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor; mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoit que Mentor le surpassoit

soit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fumes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je ferai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commença ainsi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand océan, assez près des colonnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y sont tièdes, & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordeés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, & d'autres arbres toujours verts, & toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays : mais les habitans, simples & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce

merce chez ces peuples, nous avons trouvez l'or & l'argent parmi eux employez aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charuë. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoye. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux veritables nécesitez des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, quoi qu'adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuse blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans. Elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille ; tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits sont aisez à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine & légère, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts

estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez, ils les détestent comme des inventions de la vanité & de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme ; ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes. Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent ; il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays sont-ils plus sains & plus robustes que nous ? Vivent-ils plus long-tems ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toujours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice ; incapables des plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses necessitez, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoît Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse, & il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaise action ; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui s'est retirée dans

le ciel, est encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux ; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs ; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si modérez n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits, & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommez en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux ?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans, qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine,

si on veut les gouverner avec raison & suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de s'affujeter à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les Dieux irritent contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misère, le désespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins ? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordez, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins : aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans vin.

Avec

Avec le vin, ils courent risque de ruiner leur fanté & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite : Je voudrois bien savoir quelles loix réglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles & agréables ; mais simples, modestes & laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, & sans tache. Le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens ; le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques. Le mari régle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage. Elle soulage son mari ; elle paroît n'être fait que pour lui plaire ; elle gagne sa confiance, & le charme moins par sa beauté que par sa vertu ; le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exemte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de six-vingts ans, qui ont encore de la gayeté & de la vigueur.

Il me reste, ajouta Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler

régler entre eux les frontières de leurs états. Peut-on craindre, disent ils, que la terre manque aux hommes ? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguier, qu'il est incapable de vouloir subjuguier les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin ; ils nous laissèrent fonder une ville dans l'isle de Gadès ; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet il nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guère sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre ; contentez-vous
de

de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent la vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenuës nécessaires. Ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art ; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des marchands, & pour flater les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, & se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui suivant la droite nature fût si sage & si heureux tout ensemble. O ! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Fin du huitième Livre.

L E S

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus, toujours irritée contre Télémaque, en demande la perte à Jupiter ; mais les Destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-tems que Télémaque eût échapé à la tempête, qui l'avoit jetté contre

tre les rochers de l'isle de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'amour & tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télémaque avoit méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assembles auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds ; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau, dont ce monceau de bouë est un peu détrempe. Les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette bouë. Les peuples innombrables & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis, qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de bouë. Les Immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains, & elles leur paroissent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes Divinitez que misère & foiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile. Ses yeux percent jusques dans l'abîme, & éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs. Ses regards doux & sereins répandent le calme & la joye dans tout l'univers. Au contraire quand il secouë sa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinitez célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein. Sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient

O

promettre

promettre aux mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau-tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les Graces. Les cheveux de la Déesse étoient attachés par derrière négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue, & leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le font, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance ; il lui fit un doux souris, & se levant il l'embrassa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine ? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : O père des Dieux & des hommes ! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Paris, qui avoit préféré ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Télémaque est accompagné par Minerve ; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinitez. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Cypré pour m'outrager ; il a méprisé ma puissance ; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels ; il a témoigné avoir horreur
des

des fêtes que l'on célèbre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir à ma prière, a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'isle de Calypso, a triomphé de l'amour même que j'avois envoyé dans cette isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette isle ; me voilà confonduë ; un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers : mais les Destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flatez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille ; soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros & tant d'Immortels.

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumière, semblable aux plus perçans éclairs, sortit de ses yeux. En baissant Vénus avec tendresse il répandit une odeur d'ambrosie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joye se répandre sur son visage ; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses jouës, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter ; & Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je favois déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des Destins; mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce; ils répandent par-tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus contente de cette promesse rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prez fleuris d'Idalie, où les Graces, les Jeux & les Ris témoignèrent leur joye de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussitôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au lieu que cette Divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant environné d'une foule innombrable de mensonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du pilote Athamas, qui considéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déjà assez près de lui les rochers escarpez. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours, & qu'elles fussent revenue sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles,

velles ; la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'isle, plus cette image reculoit ; elle fuyoit toujours devant lui, & il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginait entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrètement dans une petite isle qui est auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amans de Pénélope conjurez contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues, qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages, qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'orient de souffler, pour jeter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déjà l'Aurore annonçoit le jour : déjà les étoiles, qui craignent les rayons du soleil, & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'isle d'Ithaque ; Télémaque, réjouissez-vous ; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se leve, monte au gouvernail, embrasse le pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine : il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas ! où sommes-nous, dit-il ? Ce n'est point-là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoissez mal cette côte si éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port ? J'en connois jusqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse votre père. Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O Dieux ! Est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes !

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changez ; le charme se rompit ; il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut son erreur. Je l'avouë, ô Télémaque, s'écria-t-il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux : je croyois voir Ithaque, & son image toute entière se présentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe. Je vois une autre ville ; c'est sans doute Salente qu'Idoménée fugitif de Crète vient de fonder dans l'Hespérie. J'apperçois des murs qui s'élèvent, & qui ne sont pas encore achevez : je vois un port qui n'est pas entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que
Télémaque

Télémaque déplorait son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne fait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage laisser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son isle. Que tardons nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple ami ; c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Aussitôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante. Semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles : à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, & elle montrait de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la

côte

côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux. Les pierres étoient suspenduës en l'air par des gruës avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit ; & le roi Idoménée donnant partout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

À peine le vaisseau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il ! d'Ulysse ce cher ami, ce sage héros, par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye ! Qu'on l'amène ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son père. Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom. Idoménée lui répondit avec un visage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même, voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid & réservé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple & insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oûi, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! quelle aventure vous amène sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre père ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cepen-

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux : O roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems, où je ne devrois vous marquer que de la joye & de la reconnoissance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon père. Il y a déjà long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de favoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Crète ; j'y ai sù votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots Idoménée embrassa tendrement Télémaque, & le menant dans son palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous sommes vus, dit il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crete, & des bons conseils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement
que

côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux. Les pierres étoient suspenduës en l'air par des gruës avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiffoit ; & le roi Idoménée donnant partout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyffe. Le fils d'Ulyffe, s'écria-t-il ! d'Ulyffe ce cher ami, ce sage héros, par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye ! Qu'on l'amène ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son père. Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom. Idoménée lui répondit avec un visage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyffe lui-même, voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid & réservé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple & insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oûi, vous êtes le fils d'Ulyffe, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! quelle aventure vous amène sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre père ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cepen-

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux : O roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems, où je ne devrois vous marquer que de la joye & de la reconnoissance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon père. Il y a déjà long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Crète ; j'y ai sù votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots Idoménée embrassa tendrement Télémaque, & le menant dans son palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous sommes vus, dit il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crete, & des bons conseils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a falu que mes malheurs m'aient instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement
que

que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années ; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siège de Troye ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause ; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs. Mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De là vient que les rois, & en paix & en guerre, ont toujours des peines & des plaisirs, qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exemte d'inquiétudes & de passions, réglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toujours prête à s'envoler sur les ailes du tems.

Idoménée charmé du discours de Mentor l'eut écouté long-tems, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le suivirent, environnez d'une grande foule de peuple, qui considéroit avec empressement & curiosité

fité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres : Ces deux hommes sont bien différens. Le jeune a je ne sai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeunesse sont répandues sur son visage & sur son corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force. Sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu, avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent. Le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs, qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe, & son passage en Crète au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos ; enfin ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des loix à toute son isle pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siège de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son père ; il le reconnut prenant le chevaux de Rhésus que Diomède venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Greque assemblez ; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent ouï parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux ; il changea de couleur ; son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques, formez par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux, pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtez : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Théophrane, ami des Dieux, & prêtre du temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le trépied sacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoie en ces lieux ? Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune héros que la sagesse mène par la main ; il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire d'avantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche, & ses yeux étincelans ; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissent devant lui ; son visage étoit



H. Poiré Sculp

Idoménée fait un sacrifice à Jupiter.



étoit enflâmé : il étoit troublé & hors de lui-même ; ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levez & immobiles. Sa voix émuë étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée, s'écria-t-il encore ! Que vois-je ! Quels malheurs évitez ! Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpassent ceux de ton père ; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive ; les portes d'airain, les inaccessibles ramparts tombent à tes pieds. O grande Déesse, que son père. — O jeune homme ! tu reverras enfin. — A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte ; Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il achève. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en foyez point jaloux ; profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles ; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles : Tu reverras ? Est-ce mon père, ou seulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon père ! seroit ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ?

Mais je me flatte ; cruel oracle ! tu prens plaisir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles se retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le sage Mentor pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux étrangers :

J'avouë que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Crete après le siège de Troye. Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande isle, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré ! Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse & plus insupportable. Je vins refugier mes Dieux Pénates sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessible où se retiroient les bêtes farouches. Je sus réduit à me réjouir de posséder, avec un petit nombre
de

de soldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas ! disois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régneront dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes. Hé ! c'est leur élévation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets. Je commandois à une nation puissante & belliqueuse. La renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une isle fertile & délicieuse. Cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses ; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter, né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération ? Mais mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs desirs, & aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, & plein d'espérance pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples, qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'élève assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctète donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Faisons-nous

moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quittât, & que la nuit vînt m'enveloper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes amères couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre fera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant ! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux, qui aient jamais été construits dans l'isle de Crète ; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots : les vents & les rochers le craignent & le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers. Le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portés jusqu'ici, & ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse, que vous ferez jugé digne de
votre

LIV. IX. TELEMAQUE. 161

votre père. Quand même les Destinées rigoureuses l'auroient déjà fait descendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompt Idoménée. Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Acestes Troyen & ennemi de la Grèce, ne ferons-nous pas encore plus ardens & plus favorisez des Dieux, quand nous combatrons pour un des héros Grecs, qui ont renversé l'injuste ville de Priam? L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuvième Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hesperie où il a fondé sa ville ; qu'ils s'étoient retirez sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec lesquels il avoit réglé des articles de paix ; qu'après une infraction de ce traité faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Philoètete & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR regardant d'un œil doux & tranquille Télémaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous
que

que votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siège de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique fût de porter la terreur & la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens, & c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes & superbes tours, qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrète & prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer premièrement si votre guerre est juste ; ensuite contre qui vous la faites ; & enfin quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantez, voyant nos vaisseaux & nos armes. Ils se retirèrent dans les montagnes : mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, & voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles ; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, dispersez & plus foibles que nous : il ne tiendrait qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur.

Mais

Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi-bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier & sauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyez par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoit ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes. Ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages, & les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de tems après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venoient me demander la paix : Ils m'apportèrent des présens ; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présens, il parlèrent ainsi :

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre ; choisis ; nous aimerions mieux la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits. C'est pour elle que nous nous sommes retirez dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printems, ni les riches fruits de

de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorans & barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumez à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour allies. Si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs ; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manières simples & ingénues. Les fourures, qui leur servoient d'habit, étoient nouées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux, & des muscles mieux nourris que ceux de nos athlètes. Je répondis à ces deux envoyez, que je desirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi
plusieurs

plusieurs conditions ; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des présens. Mais les Dieux, qui m'avoient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lassez de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvoient pas être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyez, lorsqu'ils revenoient de notre camp ; ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, & poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos sermens.

Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leurs secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée : ils portent des massuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des géants, & leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vuë épouvante. Les Locriens, venus de la Grece, sentent encore leur origine, & sont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes Greques, la vigueur des Barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'ozier, & couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds ; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, & puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à
tirer

tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poison est mortel. Pour ceux de Néríte, de Messapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vuë de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, & ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous desirez de savoir. Vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, & quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainsi à Idoménée : D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grece, s'unissent aux Barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir ? O Idoménée, vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ; & moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces Barbares, suffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux : mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pû leur donner des otages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les

avoit

avoit attaquez, faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les suretez qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets, qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pû sans bassesse rechercher ces Barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoit mal gardez. Nous les primes sans peine, & par-là nous nous sommes mis en état de défoler ces Barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entre eux & nous est devenuë très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non, puisqu'il
est

LIV. X. TELEMAQUE. 169

est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un état, est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune est capricieuse & inconstante dans la guerre ; mais l'amour & la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservation prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, & vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies Greques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni

Q

vos

vos travaux au siège de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance, les a épouvantées. Ces Grecs, aussi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé, qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous : ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, desireront notre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité, reprit Mentor ! Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance ; & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au-dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que son malheur même n'a pu instruire qu'à demi ! Aurez-vous encore besoin d'une seconde chute, pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois ? Laissez-moi faire, & racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes Grecques, qui refusent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes, nez des femmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne songèrent qu'à les appaiser, & qu'à désavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni père ni mère, vécut avec une licence

cence sans bornes. La sévérité des loix réprima leurs désordres : ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui sut gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctète, qui a eu une si grande gloire au siège de Troie, en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi, reprit Mentor ! Vous avez Nestor dans l'Hespérie, & vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts ? Nestor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perduë, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom ; ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa colonie, & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les ombrages donnez à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée, & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore une fois laissez-moi faire.

A ces mots Idoménée embrassant Mentor, s'attendrissoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O sage vieillard, envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes, j'avouë que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous : j'avouë qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'a-

vois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître ; toute la sagesse des Dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-a-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui pouissoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés. Les voilà qui viennent assiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroissent consternez. Hélas ! disoient-ils, faloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crete, & suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troye ? On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses, & les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson, que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes ; on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il aperçut d'un côté Philoctète, & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc, s'écria Mentor ! Vous
avez

avez cru, ô Idoménée, que Philoctète & Nestor se contentoient de ne vous point secourir : Les voilà qui ont pris les armes contre vous. Et si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacédémoniens commandées par Phalante. Tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir, & Idoménée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne s'ongne à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnez de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix ; & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt tous les chefs s'assemblèrent, & il leur parla ainsi :

O hommes généreux, assemblez de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle ; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor ! sage Nestor ! que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelles divisions entre les chefs ! Quels caprices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs dans toutes les villes.

les plus puissantes, causez par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Hespériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Pâris jouît de ses infames amours avec Helene. Philoctete ! si long-tems malheureux, & abandonné dans l'isle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sai que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causez par la longue absence des princes, des capitaines, & des soldats qui allèrent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs, qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pylis ; & Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor ? lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la première fois dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors que vous feriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix : chacun de nous avoit un intérêt pressant de la desirer : mais nous ne pouvions plus trouver de fureté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix ; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique res.

ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient, pour faire en sorte qu'on puisse se confier en lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouèrons avec joye que vous nous surpassiez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son père ; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'isle de Chypre, & celle de Crete. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté sur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée ; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les rois de la Grece. C'étoit lui qui modéroit, pendant le siège de Troye, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Diomède. La douce

per-

persuasion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de miel ; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces héros ; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche ; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grece, sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flêtrie & abatuë auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sais quoi de complaisant & d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblez. Pendant que tous les alliez, ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressez ce que signifioient leurs gestes & l'air de leur visage.

Fin du dixième Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, voulant savoir ce qui se passe entre Mentor & les alliés, se fait ouvrir les portes de Salente, & va joindre Mentor. Sa présence contribue auprès des alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit Idoménée, que Mentor fait venir de la ville dans l'armée, accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des otages ; on fait un sacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance, & les Rois entrent comme amis dans Salente.

CEPENDANT Télémaque impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne ; il court à la porte par où Mentor étoit sorti ; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtes, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, & se hâte, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : O mon père, (je ne crains pas de vous nommer ainsi) le malheur de ne retrouver point
mon

mon véritable père, & les bontez que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon père, mon cher père, je vous revois ! Ainsi puisse-je revoir Ulysse ! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes, & il fut touché d'une secrète joye, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les jouës de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliez. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor ? Sans doute c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposez de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grèce, & si cher à vous-même, ô sage Nestor. Le voila ; je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du père, & que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui est venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblez de tant de nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissent de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat ; ils s'imaginoient qu'on ne fai-

faisoient tous ces discours, que pour ralentir leur fureur, & pour faire échapper leur proie. Sur tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs allies. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'aperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jeter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avouë, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts ; mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui sont sur cette côte des colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres ; il faut seulement qu'ils soient modérez, & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des otages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirez, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages, que les Crétois ont fortifiez par de hautes tours pleines de gens armez, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre ?

Alors le chef des Manduriens s'avança & parla ainsi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre ? Les Dieux nous sont témoins que nous n'a-

vons

vons renoncé à la paix, que quand la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiète des Crétois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée ! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard. C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vengerez. Vous ne ferez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue ; il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier ; mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages ; car Idoménée qui desire sincèrement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse ; il desire la paix, comme vous dites vous-même

même que vous l'avez désirée, par sagesse & par modération ; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vuë des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante ; il auroit honte de craindre d'être vaincu : mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader : la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ; & vous, ô chefs si sages & si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins : il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardez par des troupes neutres. Vous Nestor, & vous Philoctète, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarez contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Hespérie : soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez

vous renoncé à la paix, que quand la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiète des Crétois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée ! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard. C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vengerez. Vous ne ferez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue ; il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier ; mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages ; car Idoménée qui desire sincèrement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse ; il desire la paix, comme vous dites vous-même

même que vous l'avez désirée, par sagesse & par modération ; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vuë des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante ; il auroit honte de craindre d'être vaincu : mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader : la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ; & vous, ô chefs si sages & si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins : il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardez par des troupes neutres. Vous Nestor, & vous Philoctète, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarez contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Hespérie : soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez

un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura pour sureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à votre discretion, ferez-vous contents ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez vous fier à Idoménée, & Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes, en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoué ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vengées. Idoménée qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera
pour

pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combatrons pour la bonne cause. Je prens tous les Dieux du ciel & des enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chefs, qui le regardèrent de près, furent étonnez & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté & une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces & fortes enlevoit les cœurs ; elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup, dans le profond silence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tygres, qui oubliant leur cruauté, venoient par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds, & se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns, les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez sur lui. On n'osoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demouroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire ; chacun étoit avide & comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu ; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissioient dans

leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On découvroit déjà sur les visages je ne sai quoi de serein & de radouci. Les Manduriens si irrités sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ses Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt : O sage vicillard, vous nous désarmez ! La paix, la paix !

Nestor un moment après voulut commencer un discours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix ! la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : la paix ! la paix !

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimens se changent en amitié & en desirs d'une paix durable ; nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de sortir de la ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant ; Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante

LIV. XI. TELEMAQUE. 185

lante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vû Ulyffe; ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déjà on pressoit Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vuë d'Idoménée, les alliez sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les Dieux seront les témoins & les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidèles & innocens, retombent sur la tête parjure & exécration de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrez de cette alliance ! Qu'il soit détesté des Dieux & des hommes ! Qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ! Que les Furies infernales, sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage & son désespoir ! Qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture ! Que son corps soit la proie des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes ! Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui soutiennent le ciel ! Que tous ces peuples la révérent, & goûtent ses fruits de génération en génération ! Que les noms de ceux qui l'auront jurée, soient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux !! Que cette paix, fondée sur la justice & sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre ; & que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie !!

A ces paroles Idoménée & les autres rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part

& d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit; parce que les alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de sa conduite & de celle de ses conseillers, jusqu'à l'entière exécution des choses promises. On immola entre la ville & l'armée cent genisses blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir, jusques dans les montagnes voisines, les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs brûloient sur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures: ils se délassoient déjà de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siège de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontaient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit: O rois, ô capitaines assemblez, désormais sous divers noms & divers chefs, vous ne ferez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille

LIV. XI. TELEMAQUE. 187

mille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang ! La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai ; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O rois ! ne dites point qu'on doit la desirer pour acquérir de la gloire : la vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flater pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hespérie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les rois qui sont ici présens se trouvent, pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance : au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres états ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée : non, je n'ai plus de lui cette pensée ; c'est Adrafte, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont nez sur la terre, ne sont nez que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets, dont il soit le roi & le père ; il veut des esclaves & des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déjà pris plusieurs villes de nos allies. Ceux de Crotona ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors ; ses troupes sont disciplinées & aguerries ; ses capitaines sont expérimentez ; il est bien servi ; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres ; il punit sévèrement les moindres fautes, & récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un roi accompli, si la justice & la bonne foi régloient sa conduite ; mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de sa conscience ; il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme.

LIV. XI. TELEMAQUE. 189

fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles ; il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres ; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin, qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville ; car Idoménée avoit prié tous les rois & les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du onzième Livre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Nestor, au nom des alliez, demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revuë exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des alliez dresseoit déjà ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatiguez attendoient le sommeil. Quand les rois avec leur suite furent entrez dans la ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embaras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à coup.

On

LIV. XII. TELEMAQUE. 191

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliez seroient bien puissans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer ; il ne put rejeter une si juste proposition, & il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire, pour rendre un état florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroïssent ; il le prit en particulier, & lui parla ainsi :

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, & d'égaliser la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront

sur

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Nestor, au nom des allies, demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revuë exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des allies dresseoit déjà ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatiguez attendoient le sommeil. Quand les rois avec leur suite furent entrez dans la ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embaras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à coup.

On

LIV. XII. TELEMAQUE. 191

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les allies seroient bien puissans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer ; il ne put rejeter une si juste proposition, & il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire, pour rendre un état florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroïssent ; il le prit en particulier, & lui parla ainsi :

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, & d'égaliser la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront

sur

sur les choses qui vous seront defavantageuses. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin ; mais il vous est utile, qu'un homme sans intérêt & sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, & sous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée, déjà revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté. Je vous dois le salut de mon nouveau royaume, il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoisonné, & qui n'a pu même dans ses malheurs trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé, pour vouloir me déplaire, en me disant la vérité toute entière.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit : C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place : si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être ; c'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; suspendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville ; laissez en paix respirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront attachez à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & disciplinez : faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois, reprit Idoménée ? Leur avouërai je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte : Je n'ai songé qu'à faire

une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonoré dans l'assemblée de tant de rois, & découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux ; je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire ; je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils, dans la puissance royale à Ithaque, & que vous voulez en chasser par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens. Ne soyez point en peine, repliqua Mentor ; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce, iront sur la côte de l'Épire : ils feront deux choses à la fois ; l'une de rappeler sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente ; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui di-

LIV. XII. TELEMAQUE. 195

divisent la Grèce d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils : ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme son père. Les amans de Pénélope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouër le joug. Pénélope sera consolée, & refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque, pendant qu'il sera en votre place avec les alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria : Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils ! Un ami sage & fidèle vaut mieux à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur, & qui fait en profiter par le bon usage des sages conseils ! Car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flatoit mes passions, dans l'espérance que je flaterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux rois alliez qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse, avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner ; c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse.

Ceux là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliez partirent de Salente contents d'Idoménée, & charmez de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenaient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il falut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliez faisoient leurs adieux & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras ; il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joye d'aller acquérir de la gloire ; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras & m'éloignèrent de vous, sans me laisser aucune espérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour le consoler : Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente ; elle est volontaire, elle sera courte ; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoutumez-vous à mon absence ; vous ne m'aurez pas toujours. Il faut que ce soit la sagesse & la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de son Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération, qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un prince se deshonne encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande

aux

aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modèle de tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, & périssiez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs, qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions : mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée par la prudence : autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, & pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un capitaine : encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose témérairement trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, méritent des châtimens, & non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de cher-

cher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable : la vertu se fait d'autant plus révéler qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage, qui aillent toujours en croissant. Au reste souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté ne soyez point jaloux du succès des autres ; louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir ; cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence, consultez-les, priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir ; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur-tout, ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever de lui
faire

faire réparer les fautes, que les mauvais conseils, & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée ; mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère. Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les pièges innombrables & les embarras inséparables de la royauté ? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur : mais quel philosophe auroit pû se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place ? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance ; mais les plus sages rois sont souvent trompez, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui : on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guères.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même ; & plus on a besoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux,

qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens éblouissans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets ; tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, & où les plus légères fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultez, & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon & sage qu'il soit, est encore homme ; son esprit a des bornes, & sa vertu en a aussi ; il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés & artificieux ; il ne trouve point les secours qu'il cherche ; il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs régnés sont trop courts & trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté sans le vouloir dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces misères. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant : il faut plaindre les rois & les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes sont

sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un roi qui n'est qu'un homme semblable à eux ; car il faudroit des Dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'est-à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu par sa faute le royaume de ses ancêtres en Crete, & sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avouë, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes ; mais cherchez dans la Grece, & dans tous les autres pays les mieux policez, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractère de leur esprit des défauts qui les entraînent, & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulyssé, le grand Ulyssé votre père, qui est le modèle des rois de la Grece, n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui. Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection ; vous lui en verrez sans doute. La Grece, l'Asie & toutes les isles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuses les font oublier. Vous ferez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, & de l'étudier sans cesse comme un modèle.

Accoûtez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, & qui la jette
dans

dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée. Malgré tout ce que j'ai repris en lui, il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant ; sa valeur est parfaite ; il déteste la fraude quand il la connoît, & qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands & proportionnez à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, & pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si long-tems séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font ; mais aucun roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque ; c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & sur-tout contre ceux qui sont chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Ensuite il lui dit : Il est tems que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut sentir la présence de la Déesse, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui disant : N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre sage & courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, & des maximes de vertu qui j'ai tâché de vous inspirer.

Le soleil se levait déjà, & dorait le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville se mirent en marche sous leurs commandans. On voyoit de tous côtes le fer des piques hérissées ; l'éclat des boucliers éblouissoit les yeux ; un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nuës. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les rois alliez qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils se séparèrent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraie amitié ; & les alliez ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit ; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils flatteurs & injustes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne ; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous saurons par cette voye si la terre fournit dequoi nourrir tous ses habitans, & si elle produit encore dequoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux &
de

de matelots ; c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce ; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation ; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres ; les sociétés qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidèlement observées ; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punit sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des régles, pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses, & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls ; & la police de ces sociétés étoit inviolable, par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivoient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts ; le commerce de cette ville étoit semblable au flux & reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté & en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile ; tout ce qui en sortoit, laissoit

laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient du haut de ces superbes tours appeler les marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives orientales où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or & d'argent ; & il dit à Idoménée : Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes, & par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'état après vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la différence ne consiste que dans la couleur, & dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance. Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, seront assez contents de venir après ces anciennes & illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hom-

T

mes

mes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui sont modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu elle sera assez excitée, & l'on aura assez d'empressement à servir l'état, pourvu que vous donniez des couronnes & des statues aux belles actions, & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang après vous seront vêtus de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu ; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troisièmes de verd, sans anneau & sans frange, mais avec la médaille. Les quatrièmes d'un jaune d'aurore. Les cinquièmes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixièmes de gris de lin. Les septièmes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillez de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employez à ces arts pernicioeux, serviront ou aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits ; car il est indigne que des hommes destinez à une vie sérieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes,

femmes, à qui ces amusemens seroient moins hon-
teux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor semblable à un habile jardinier, qui re-
tranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit
ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs.
Il ramenoit toute chose à une noble & frugale sim-
plicité. Il régla de même la nourriture des citoyens,
& des esclaves. Quelle honte, disoit-il, que les
hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur
dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leur ame,
& ruinent incessamment la santé de leur corps ! Ils
doivent faire consister leur bonheur dans leur modé-
ration, dans leur autorité pour faire du bien aux
autres hommes, & dans la réputation que les bon-
nes actions doivent leur procurer. La sobriété rend
la nourriture la plus simple très-agréable. C'est
elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les
plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut
donc borner vos repas aux viandes les meilleures,
mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour
empoisonner les hommes que celui d'irriter leur ap-
pétit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de lais-
ser les habitans de sa nouvelle ville amollir & cor-
rompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de
Minos sur la sobriété : mais le sage Mentor lui fit re-
marquer que les loix mêmes, quoique renouvelées,
seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit
une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-
tôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du
pain excellent, du vin du pays qui est fort & agréa-
ble, mais en fort petite quantité, avec des viandes
simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs
au siège de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une
règle que le roi s'imposoit lui-même ; & chacun se
corrigea ainsi de la profusion & de la délicatesse, où
l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique Bacchique qui n'enyvre guere moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des Dieux, & des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques. Il donna des modèles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire dans un médiocre espace une maison gaye & commode pour une famille nombreuse ; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense. Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon & un petit peristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres ; mais il défendit très-sévèrement la multitude superflue & la magnificence des logemens. Ces divers modèles des maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déjà achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voisine de la Grece fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, & de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établissent autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La peinture & la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner ; mais il

vou-

voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachez à ces arts. Il établit une école, où présidoient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes élèves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres qui sont nez pour les arts moins nobles, seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la république. Il ne faut employer les sculpteurs & les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération & la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & des chariots, aux combats de lutteurs, à ceux de ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignez, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes & d'animaux ; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de manière à durer long-tems. Ensorte que les Salentins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avoient de richesses superflues. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvriffoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'état, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vrayes nécessitez de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arcenaux, & tous les magasins, pour savoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient partout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, & sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumée & des flâmes semblables à ces feux souterrains que vomoit le mont Etna. Le marteau résponnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublez. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient : on eût cru être dans cette isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des Dieux ; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercent à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail : mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeler à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables

sur

sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la suite en posséder une partie, & être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, & à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils feront mêlez. Dans la suite tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, & adonnées à l'agriculture.

Au reste ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple. Presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes & leurs enfans ; car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans dès leur plus tendre jeunesse commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres qui sont plus avancés en âge, menent déjà les grands troupeaux : enfin les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère & toute la famille
pre-

prépare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée; elle a soin de traire ses vaches & ses brebis, & on voit couler des ruisseaux de lait; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paisible prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil; elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conservez dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec sa flûte, & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charruë, & ses bœufs fatiguez marchent, le cou panché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots, que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joye innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des desseins pleins de faste & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la sueur de leur front! La nature seule tiroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérez & laborieux; mais c'est l'orgueil & la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans une fertile campagne, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts, ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens:

biens : c'est qu'ils espèrent en être payez plus facilement : en même tems ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire donnez des grâces & des exemptions aux familles qui se multiplient ; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animerà au travail ; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charruë maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épics dorez. Bacchus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du panchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, & presque autant chez soi, au milieu même des vicloires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir ?

O heureux le roi assez aimé des Dieux, & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, & de montrer à tous les siècles dans son règne un si charmant spectacle ! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendrait à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flater les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remède est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse ; & dans leur abondance ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse & l'oïveté qui rendent les peuples insolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & assez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnez à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-présent l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant leurs différentes conditions : Il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & fera

LIV. XII. TELEMAQUE. 215

sera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache. Le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples : il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires : mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de desordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle détestable maxime de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples ! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au desespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination : est-ce

ce là le moyen de régner sans trouble ? Est-ce là le chemin qui mène à la gloire ?

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'état ; mais aussi tout l'état languit. Les campagnes sont en friche & presque désertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roi qui ne peut être roi tout seul, & qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance. Son état s'épuise d'argent & d'hommes : cette dernière perte est la plus grande & la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flate, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer. Elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples ; elle a lassé & irrité tous les corps de l'état ; elle contraind tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise, & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idoménée persuadé par Mentor se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douzième Livre.

L E

